

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 46.

JEUDI, 16 NOVEMBRE 1882

Prix du numéro : 7 centims.—Annonces, la ligne : 10 centims
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

AVIS PARTICULIER

AUX ABONNÉS RETARDATAIRES

Plusieurs fois déjà nous nous sommes adressé à nos abonnés retardataires pour les prier de nous payer ce qu'ils doivent. Quelques-uns seulement ont répondu à notre appel. Nous regrettons infiniment de renouveler notre demande.

La bonne volonté de nos abonnés ne suffit pas pour payer tous les frais que nécessite une publication comme *L'Opinion Publique*. Tous les jours il faut déboursier de l'argent, et si les abonnés ne payent pas, il est impossible de faire fonctionner la machine. Il faut que nos abonnés règlent leurs comptes. Nous insistons fortement sur ce point. Nous espérons cette fois être bien compris. Cet avis s'adresse particulièrement aux retardataires.

L'administration, rencontrant de très grandes difficultés pour collecter en dehors de Montréal, a décidé que, si au 15 DÉCEMBRE prochain, les abonnés de la campagne n'ont pas payé ce qu'ils doivent, elle se prévaudra de son droit pour exiger \$3.50 au lieu de \$3.00 par an quand l'abonnement est payé d'avance.

Nous espérons que nos débiteurs feront leur possible et qu'ils éviteront les désagréments qui résulteraient certainement de leur négligence, s'ils ne s'acquittaient pas envers nous.

L'ADMINISTRATION.

SOMMAIRE

TEXTE : Curieuse révélation. — Tous Chinois, par Benjamin Sulte.—Les Cieux et leurs Habitants (suite), par Giulio.—Chronique Américaine, par Anthony Ralph.—Le chemin de fer du lac St-Jean.—Notes et impressions.—Nos gravures : Le R. P. Bridaine ; Le Czar et la Czarine à Moscou ; Un éboulement à Etretat ; Mort du lieutenant-colonel Froidevaux ; Rocher Wabi-Kijik sur le lac Témiskaming.—David Tétu.—Notes commerciales.—Choses et autres.—Un bon mouvement.—Calendrier de la Puissance du Canada.—Poésie : Réverie d'automne.—Les Giboulées de la Vie (suite), par Mme C. de Chandeneux.—Une histoire extraordinaire.—De tout un peu.—Nouvelles diverses.—Les Echecs.—Variétés.

GRAVURES : Le R. P. Bridaine.—Mort du lieutenant-colonel Froidevaux.—Enterrement du lieutenant-colonel Froidevaux.—Russie : Le Czar et la Czarine à Moscou.—France : Eboulement d'une falaise à Etretat.—Canada : Rocher Wabi-Kijik sur le lac Témiskaming.

CURIEUSE RÉVÉLATION

Le vent en France est en ce moment aux mémoires. Presque tous les écrivains d'un certain renom veulent faire des confidences au public, qui souvent ne se soucie guère de ces pâles imitations des confessions de Jean-Jacques. Cette manie de vouloir faire part au public de ce que l'on a été jadis, des épreuves par lesquelles on a passé, n'est-elle pas un trait de cette vanité qui caractérise souvent la gente littéraire ? Presque tout homme qui tient la plume avec un certain succès, s'imagine que ses contemporains ont les yeux sur lui et qu'ils s'intéressent aux moindres choses qui tiennent à sa personne.

Dans ces derniers temps, M. Maxime Ducamp a publié ses *Mémoires*, M. de Pontmartin ses *Souvenirs*, M. Mary Lafon des *Mémoires*, M. Ernest Daudet a écrit les *Souvenirs d'enfance* et de jeunesse de son frère. M. Renan a sacrifié au goût du jour, et il a publié ses confessions dans la *Revue des Deux Mondes*. Nous ne voulons parler aujourd'hui que des mémoires du trop célèbre auteur de la *Vie de Jésus*. Il raconte avec force détails l'évolution qui s'est opérée en lui ; il nous fait voir comment un élève du séminaire de St-Sulpice est devenu l'impie dont les écrits ont provoqué des dis-

cussions qu'ils ne méritaient certes pas, car chaque livre qui venait s'ajouter à la série de ses œuvres, contredisait carrément ses devanciers ; depuis qu'il s'est désorienté, il n'a jamais pu jeter l'ancre dans ses courses à la recherche d'un système de philosophie.

Au cours de ses mémoires, Renan parle longuement des prêtres de St-Sulpice, et toujours dans les termes les plus respectueux. Il y déclare qu'il a conservé une vive admiration pour ces prêtres, qu'il appelle quelque part les grands éducateurs de la jeunesse, et loue en particulier un Sulpicien venu en Canada il y a quarante ans et que plusieurs citoyens de Montréal se rappellent encore : M. Gottofrey.

Ce prêtre vint à Montréal vers 1847, et mourut pendant le choléra de 1848. Il logeait dans cette maison qui se trouve près de l'église Bonsecours, du côté du nord-est. Une nuit, M. Gottofrey, appelé à donner les soins de son ministère à un malade, s'aventura, sans lumière, dans un corridor qui lui était peu familier, ouvrit une porte qui donnait sur la rue, mit le pied dans le vide et tomba raide mort sur le sol.

Citons ici le passage des mémoires de Renan, où il raconte comment M. Gottofrey sut le démasquer :

“ Deux directeurs, M. Gottofrey, l'un des professeurs de philosophie, et M. Pinault, professeur de mathématiques et de physique, étaient en tout contraste absolu de M. Gosselin. M. Gottofrey, jeune prêtre de vingt-six ou vingt-huit ans, n'était, je crois, qu'à demi de race française. Il avait la ravissante figure rose d'une miss anglaise, de beaux grands yeux, où respirait une candeur triste.

“ C'est le plus extraordinaire exemple que l'on puisse imaginer d'un suicide par orthodoxie mystique. M. Gottofrey eût certainement été, s'il l'avait voulu, un mondain accompli. Je n'ai pas connu d'homme qui eût pu être plus aimé des femmes. Il portait en lui un trésor infini d'amour. Il sentait le don supérieur qui lui avait été départi ; puis, avec une sorte de fureur, il s'ingéniait à s'anéantir lui-même. On eût dit qu'il voyait Satan dans les grâces dont Dieu avait été pour lui si prodigue. Un vertige s'emparait de lui ; il se prenait de rage en se voyant si charmant ; il était comme une cellule de nacre où un petit génie pervers serait toujours occupé à broyer sa perle intérieure. Aux temps héroïques du christianisme, il eût cherché le martyre ; il courta si bien la mort que cette froide fiancée, la seule qu'il ait aimée, finit par le prendre. Il partit pour le Canada. Le choléra qui sévit à Montréal, en 1846, lui offrit une belle occasion de contenter sa soif. Il soigna les cholériques avec frénésie et mourut.

“ M. Gottofrey me parlait très rarement, mais il m'observait attentivement avec une très grande curiosité. Mes argumentations latines, faites d'un ton ferme et accentué, l'étonnaient, l'inquiétaient. Tantôt j'avais trop raison ; tantôt je laissais voir ce que je trouvais de faible dans les raisons données comme valables. Un jour que mes objections avaient été poussées avec vigueur, et que, devant la faiblesse des réponses, quelques sourires s'étaient produits dans la conférence, il interrompit l'argumentation. Le soir, il me prit à part. Il me parla avec éloquence de ce qu'a d'antichrétien la confiance en la raison, de l'injure que le rationalisme fait à la foi. Il s'anima singulièrement, me reprocha mon goût pour l'étude. La recherche... à quoi bon ? Tout ce qu'il y a d'essentiel est trouvé. Ce n'est point la science qui sauve les âmes. Et, s'exaltant peu à peu, il me dit avec un accent passionné :

“ Vous n'êtes pas chrétien ! ”

“ Je n'ai jamais ressenti d'effroi comme celui que j'éprouvai à ce mot prononcé d'une voix vibrante.

“ En sortant de chez M. Gottofrey, je chancelais ; ces mots : “ Vous n'êtes pas chrétien ! ” retentirent toute la nuit à mon oreille comme un coup de tonnerre. Le lendemain, je confiai mon angoisse à M. Gosselin. L'excellent homme me rassura, il ne vit rien, ne voulut rien voir. Il ne me dissimula même pas tout à fait combien il était surpris et mécontent de cette entreprise d'un zèle intempestif sur une conscience dont il était plus que personne responsable. Il tint, j'en suis sûr, l'acte illuminé de M. Gottofrey pour une imprudence, qui ne pouvait être bonne qu'à troubler une vocation naissante. Comme beaucoup de directeurs, M. Gosselin

croyait que les doutes sur la foi n'ont de gravité pour les jeunes gens que si l'on s'y arrête, qu'ils disparaissent quand les engagements sont pris et que la vie est arrêtée. Il me défendit de penser à ce qui venait d'arriver ; je le trouvai même ensuite plus affectueux que jamais. Il ne comprit rien à la nature de mon esprit, ne devina pas ses futures évolutions logiques. Seul, M. Gottofrey vit clair. Il avait raison, pleinement raison ; je le reconnais maintenant. Il fallait ses lumières transcendantes de martyr et d'ascète pour découvrir ce qui échappait si complètement à ceux qui dirigeaient ma conscience avec tant de droiture, du reste, et de bonté.”

TOUS CHINOIS !

Combien sommes-nous de blancs dans l'Amérique du Nord ? Quel nombre de Chinois faudrait-il pour nous absorber ?

Les Etats-Unis et le Canada n'ont, ensemble, que 55 millions d'âmes, tout au plus.

La Chine renferme 300 millions d'êtres humains, assure-t-on. Il suffirait d'une petite émigration de 50 millions de faces jaunes pour nous noyer. Et il resterait encore dans le Céleste Empire de bons ménages... qui enverraient des colonies à l'Amérique du Sud.

Nous pourrions bien un jour devenir Chinois. N'avons-nous pas du terrain en abondance ? Cent millions d'hommes ne le couvriraient point. La Chine est comble. Elle tend à se dégonfler... et conséquemment le Chinois se dirige sur nous.

Que ferons-nous de lui ? ou plutôt que fera-t-il de nous ? car il sera le maître, cela va sans dire.

Invasion sur toute la ligne ! Il faut, dit-on, repousser la race mongole, la chasser, lui fermer nos territoires.

Arrêtez ! Depuis deux siècles nous cherchons à ouvrir la Chine à notre commerce. Pourquoi ne pas admettre les Chinois parmi nous, puisque nous voulons que ce peuple nous reçoive chez lui ?

Mais, s'écrie-t-on, le Chinois vit trop économiquement : il se contente d'un salaire beaucoup moindre que celui des blancs.

Alors, c'est nous qui sommes dans le tort. Nous dépensons trop ; nous avons des exigences ruineuses.

Oui, c'est cela, la lutte va se faire entre notre civilisation et celle des races jaunes. Si l'Amérique s'ouvre à ces dernières il est facile de voir que nous serons écrasés.

Tous Chinois, je vous le dis !

Un bout de comparaison. Les Sauvages qui habitaient notre Canada à l'époque de sa découverte étaient clairsemés, attendu que les familles qui vivent de chasse demandent de vastes espaces pour s'approvisionner. Nous sommes venus nous établir au milieu d'elles, mettre leurs terres en culture et former des villes. Notre envahissement était irrésistible. L'homme rouge a reculé—il a péri. Nous nous contentons de si peu d'espace que le malheureux Sauvage étouffe à nos côtés.

Maintenant, c'est à notre tour de plier nos tentes ou de subir le joug. Ce que nous étions pour les nomades que nous avons supplantés, les Chinois le sont à notre égard. Exigeant moins de place, ils peuvent se grouper en plus grand nombre sur un point donné. Vivant sans luxe, ils dépensent moins que les blancs. Imbus d'une idée nationale très tenace, ils s'entraident partout et en toute occasion. Qu'allons-nous devenir devant ces moyens formidables ? Sera-ce le jaune ou le blanc qui l'emportera ?

Chinois ! tous Chinois, je le répète !

L'Amérique du Nord est présentement aux Anglais, aux Espagnols, aux Irlandais, aux Ecossais, aux Français, aux Nègres—mais nous sommes tous divisés.

Que ferons-nous en présence de la marée montante des fils du Soleil ? Nous nous livrerons à des plaintes amères... et après ?

Après, nous aurons le vote chinois, le costume chinois, la cuisine chinoise, les mœurs chinoises, les lois chinoises.

Ces affreux magots de la Chine s'empareront du continent. On les entendra chanter :

Bonhomme, bonhomme,
Tu n'es pas maître en ta maison
Quand nous y sommes !

Ils viendront par la Colombie anglaise, par le Saint-Laurent, par la baie d'Hudson ! Les enfants de Japhet seront subjugués. Sem régnera. Nous serons pris entre les descendants de Cham, nègres indolents, et les Chinois industriels. La balance penchera vers ces derniers.

Tous Chinois, et pour toujours !

BENJAMIN SULTE.

LES CIEUX ET LEURS HABITANTS

I

VOYAGES D'EXPLORATION, ANCIENS ET MODERNES, DANS LES MONDES CÉLESTES

(Suite)

Il fallut donc reprendre, par le commencement, l'exploration des mondes célestes, et cela, sans autre but, pendant quarante siècles, et sans autre succès que d'observer la position des astres et de ramener à des règles artificielles les mouvements astronomiques. Les nouveaux astronomes ne purent même pas arriver à établir d'une manière certaine la distinction à faire entre le mouvement apparent et le mouvement réel. On peut dire que les vaillants astronomes de l'antiquité moururent tous sur le chemin et à la porte même des régions qu'ils brûlaient d'explorer.

Mais de Copernic à Képler et à Galilée, de ceux-ci à Newton, de Newton à Herschell, Leverrier, Janssen, Secchi et la pléiade de nos astronomes contemporains, les choses ont bien changé. La distinction des mouvements apparents et des mouvements réels sur la voûte céleste, est irrévocablement fixée ; c'est maintenant un point établi que les planètes tournent autour du soleil, et l'on a déterminé les lois de leurs orbites. La loi de la gravitation a été reconnue exister dans le système solaire, et ensuite dans les mondes sidéraux jusqu'aux dernières limites de l'univers. Ni la composition physique des astres, ni les conditions météorologiques de ceux qui sont plus rapprochés de nous, ne sont aujourd'hui des mystères.

Les voies une fois aplanies et les stations fixées, désormais une excursion dans les mondes célestes est un voyage de plaisir, très instructif d'ailleurs, pour toute personne bien née. Son enfant sur ses genoux, une mère peut l'entreprendre sans crainte. Le magistrat viendra voir avec nous si la justice, exilée des tribunaux terrestres, n'est pas allée se réfugier dans l'une des étoiles, ou même encore plus loin, et le prêtre savourera dans cette étude les grandeurs de la création et apprendra à en faire profiter les autres. En un mot, comme il n'est personne qui, à la vue du ciel étoilé, ne sente son cœur se soulever vers l'Infini, de même il ne se rencontrera personne qui ne veuille connaître ces lumières qui semblent nous regarder et nous sourire silencieuses du haut du firmament.

Mais, avant de se mettre en route, tout voyageur de mérite doit, de nos jours, se procurer un guide sûr ; et, que cette précaution soit nécessaire surtout à celui qui médite une expédition dans les espaces célestes, il est facile de le comprendre. Par malheur, il ne nous souvient pas d'un seul que nous puissions conseiller à des personnes comme celles que nous nommons tout à l'heure. Il y a sans doute d'excellents traités d'astronomie, mais ils ne sont en aucune manière adaptés à l'intelligence de tous. Il en est d'autres moins savants et moins didactiques, mais ils sont viciés par un double défaut également rebutant. Le premier, c'est qu'ils passent de la description des merveilles célestes à l'enseignement de l'incrédulité. Qui de nous supporterait certains guides vulgaires qui, à tout instant, émaillent leurs discours de quelque grossier blasphème ? Et pourtant, certains écrivains les imitent et nous font trouver l'impiété même au milieu des étoiles. Dans les plus sereines régions du ciel, parmi ces astres palpitants qui nous parlent le langage éthéré du paradis, lorsque ces lumières répondent au Créateur par leur chant joyeux, combien n'est-il pas désagréable d'entendre résonner à son oreille un cri de sarcasme et de haine contre le Christ et son Eglise ! C'est le rictus de Satan éclatant au milieu des harmonies des Anges.

L'autre défaut de ces guides vient de ce qu'ils mêlent aux données scientifiques les rêves de leur imagination. Certes, nous le savons, l'imagination ne saurait rester silencieuse à la vue de ces mondes lumineux et de ces espaces infinis faits, avec le mystère dont ils s'entourent, pour exciter cette faculté. Nous sommes loin aussi, grâce à Dieu, de prétendre qu'il ne faille y lire que les chiffres arides et les lois abstraites de la science. La nature, et surtout la nature céleste, parle à l'homme tout entier ; elle parle à son intelligence, à son cœur, à son imagination ; et le cœur et l'intelligence doivent savoir répondre à la nature, et l'imagination doit-elle aussi lui

répondre. Mais ce doit être l'imagination du savant, de l'admirateur du monde, du poète même, si vous voulez ; mais non celle du visionnaire, qui parle des astres et plus spécialement de leurs habitants avec l'extravagance d'un médium sous l'influence du magnétisme, et qui, ce qui est pis, donne ses illusions pour des conquêtes indubitables de la science.

Avril est de retour, l'air s'attéduit, et pendant que la terre se hâte de revêtir ses habits de fleurs, notre beau ciel nous offre des jours, ou mieux, des nuits plus sereines. (1) Peut-être plus d'un parmi nos lecteurs, en parcourant du regard le firmament étincelant de millions d'étoiles, s'est demandé avec curiosité ce qui peut se cacher dans l'immensité des mondes célestes. Plûtôt que de le confier à l'un de ces guides infidèles, nous lui donnerons ici réunies toutes les informations nécessaires pour une excursion aussi agréable qu'instructive. Nous lui dirons, sans y mêler rien de fantastique, tout ce que la science nous apprend sur la constitution, les conditions et les habitants de ces mondes lointains.

Pour procéder avec ordre, commençons par nos voisins les plus rapprochés.

II

NOS VOISINS DANS L'UNIVERS

En se mettant à la recherche de nos voisins parmi les vingt millions d'astres visibles au ciel, et qui sont autant de soleils entourés, selon toute vraisemblance, d'un nombreux cortège de planètes, de comètes et d'astéroïdes, tout homme, qui pensera à l'immensité proportionnée de l'espace semée de ce peuple innombrable de systèmes, verra clairement qu'il lui faut abandonner toutes les conceptions de voisinage et d'éloignement formées sur cet atome de l'univers appelé la Terre. C'est pourquoi l'explorateur des mondes célestes doit se pourvoir de tout autres mesures ; l'Astronomie lui en fournit une dès à présent, quand elle lui dit que, de tous les systèmes, le plus rapproché de nous, l'*alpha* du Centaure, est à la distance de 5000 millions de rayons terrestres. Si, élevant le pouce, nous nous imaginons que sa circonférence représente l'orbite parcouru par la terre dans sa révolution annuelle autour du soleil, il nous faudra rejeter en dehors de la chambre, où nous lisons, l'étoile qui, par un mouvement presque imperceptible, s'est montrée à nous comme la plus proche de notre monde. Et c'est dans ces conditions d'éloignement que sont distribués les millions d'étoiles et de systèmes dans les profondeurs de l'espace. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler les distances d'autres mondes d'étoiles, déterminées avec plus ou moins de précision, celle du *Sigma iota* du Cygne, de l'étoile 21185 de Lalande, du *Bêta* du Centaure, du *Mi* de Cassiopée, de *Sirius* et de l'*Alpha* de la Lyre, lesquels sont non seulement distribués dans diverses parties du firmament mais vont toujours en s'éloignant à des intervalles de 50 ou 100 mille fois la distance moyenne de la terre au soleil.

Ces chiffres n'ont pas pour unique effet de nous faire entrevoir l'immensité de l'univers ; ils nous font connaître encore quels sont parmi les astres ceux que nous devons regarder comme nos véritables voisins. Ce sont évidemment ceux qui appartiennent au système solaire, puisqu'il y a une telle distance entre lui et les mondes des étoiles. A l'étude donc de ces astres, nous donnerons tout d'abord notre attention, heureux, en nous retirant ainsi dans un petit coin de l'univers, d'échapper à l'océan de ses grandeurs écrasantes.

Au mois d'avril 1881, Jupiter et Saturne, deux des plus remarquables parmi nos voisins, connus des anciens et partant visibles à l'œil nu, se rencontrèrent ensemble dans la même région du ciel. Non loin de Saturne passa aussi Mars dans la première moitié de Juillet. Quant à Vénus, qui pourrait ne pas la remarquer, soit qu'elle précède le soleil, soit qu'elle le suive à l'horizon, comme étoile du matin ou comme étoile du soir ? Plus d'attention sera requise pour surprendre Mercure à quelque moment favorable : cette planète a été consacrée non sans raison au dieu des voleurs, car elle se tient ordinairement cachée ou plutôt blottie dans la lumière du soleil, dont elle est plus rapprochée qu'aucune autre. Pour Uranus, dont l'éclat égale à peine celui d'une étoile de sixième grandeur, il fera preuve d'une bonne vue celui qui pourra le distinguer à l'œil nu, lors même qu'il en connaîtra exactement la position. Il en est de même de Vesta et de Cérés, les seules visibles parmi les 200 planètes qui se meuvent dans l'immense solitude que laissent entre eux Jupiter et Mars, et dont le rôle est de tenir la place d'un corps plus volumineux. Pour voir le peuple des astéroïdes et découvrir le lointain Neptune, dernière sentinelle sur les limites de notre système, les yeux ne suffisent pas ; il faudrait un instrument. Il en faudrait un aussi pour distinguer bien les phases de Vénus, les diverses teintes de Mars, les nuées équatoriales et les satellites de Jupiter ainsi que les satellites et les anneaux de Saturne. Mais cet instrument coûterait un peu plus cher que le binocle d'un voyageur, et nous ne voudrions pas en

(1) Que n'en pouvons-nous dire autant ? Mais pourquoi se plaindre ? Nos nuits d'hiver sont si calmes et nos étoiles sont si belles !

conseiller l'achat à qui trouvera dans les objets célestes visibles à l'œil nu plus de plaisir qu'il n'avait anticipé pour son premier voyage dans les sphères célestes.

Nous avons nommé (en laissant de côté le soleil, centre de notre système, la terre que nous habitons et la lune, notre satellite) les mondes les plus rapprochés de nous. Si nous procédions en raison de la proximité du soleil, nous devrions commencer par Mercure et Vénus, toutes deux plus près du soleil que la terre et décrivant autour de lui des orbites plus petites. Viendraient ensuite Mars, puis la foule des petites planètes, puis Jupiter, Saturne, Uranus, et enfin Neptune. Mais nous devons plutôt commencer par Jupiter, car son globe majestueux attirerait incessamment nos regards, si, avant de l'avoir exploré, nous tentions de les fixer ailleurs.

GIULIO.

(A suivre)

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 8 novembre 1882.

La rive gauche de ce grand fleuve, qu'on est convenu ici d'appeler la rivière d'Hudson, n'est pas une promenade agréable pour ceux qui craignent les éblouissements, la poussière et les mauvaises odeurs. A partir de la quarantième rue jusqu'à la *Battery*, ce ne sont que *wharfs* pour steamboats, débarcadères pour marchandises et voyageurs, entrepôts de charbon, piles de bois de construction, barils de goudron, briques, etc.

Les lignes de *cars* à chevaux se frayent à peine un passage au milieu de cette bousculade générale à laquelle vient encore s'ajouter, de temps à autre, un train de marchandises précédé de sa locomotive qui siffle à toute vapeur.

C'est dans ces parages, au pied de Christopher street, que se trouve le *wharf* de la compagnie française transatlantique, un magnifique bâtiment à toit cintré, sur lequel flotte majestueusement le drapeau tricolore.

Que de fois il m'est arrivé d'aller exprès sur le bord de la rivière pour saluer ce noble étendard dans les plus duquel on revoit l'image de la patrie absente qu'un Français ne peut jamais oublier, et qu'il espère toujours revoir.

C'est là que se balance le *Labrador* ou le *Péire*, la *France* ou le *Canada*, le *Château Lafayette* ou quelquefois la *Ville de Marseille*.

Quel va et vient continuel ! comme tout ce monde-là semble avoir la fièvre ; jour et nuit on charge et l'on décharge, et pendant cette double opération on donne un coup de brosse à la coque du vaisseau avant de le relancer à la mer ; on astique les cuivres et l'on repeint la cheminée. La machine est réparée, les feux électriques sont prêts ; l'équipage s'est ravitaillé et les passagers sont dans l'entrepont et dans leurs cabines, mais la plupart restent sur le pont pour saluer encore une fois les amis qui sont à terre...

Puis tout à coup le capitaine, qui est toujours un vieux dur à cuire, apparaît sur la passerelle où il donne le signal du départ. Moment solennel ! Les mouchoirs s'agitent, les larmes coulent, les hurrahs retentissent, la cheminée ronfle, les matelots ont le mot pour rire, et finalement, le steamer traverse gravement la Baie de New-York et s'élançe à toute vapeur pour la France que que ses enfants ont hâte de revoir.

* *

A Dieu ne plaise que je veuille placer la marine française au-dessus de la marine anglaise. Il serait insensé de vouloir contester aux Anglais leur suprématie comme constructeurs et gens de mer.

Les statistiques sont là qui parlent aux yeux : les Anglais n'ont même jamais été aussi puissants sur mer ni aussi universellement répandus qu'ils le sont aujourd'hui. Nier leurs richesses, leurs qualités nautiques, ce serait nier le soleil.

Mais si les Anglais, surtout depuis l'invention des bateaux à vapeur, sont le premier peuple du monde, comme marins, la France commence à regagner le terrain perdu ; chaque année ses forces s'accroissent, son commerce extérieur se propage.

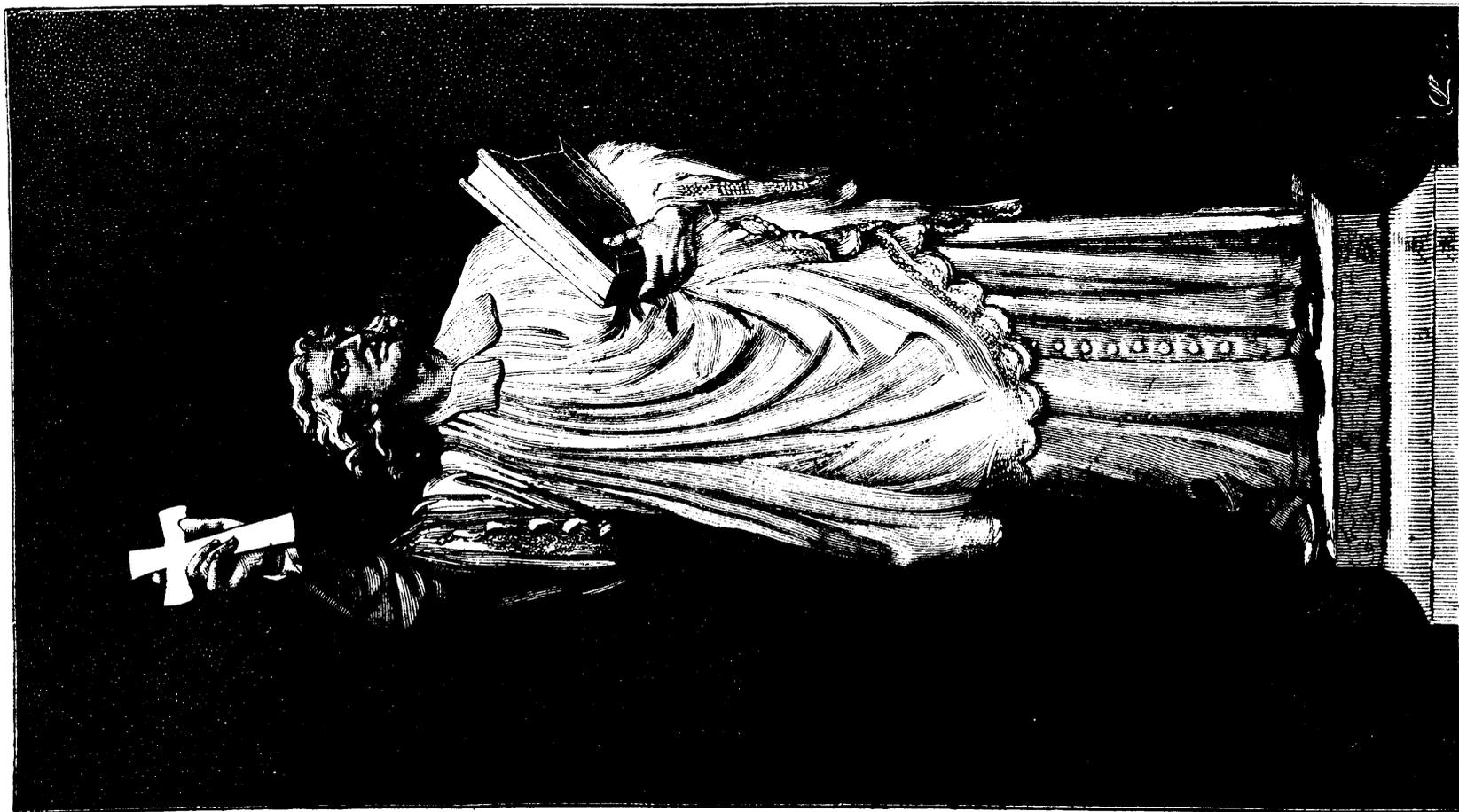
Les Chambres et le gouvernement, par des sacrifices considérables, sont venus au secours de la marine marchande dont le trafic allait s'amointrissant chaque jour. Aujourd'hui, tout renaît, tout s'épanouit : le pavillon français flotte sur des plages inconnues ; à son aspect le Congo ouvre ses fleuves, les sauvages s'humanisent, Madagascar tremble, Stanley s'incline, les Annamites se prosternent et les Chinois demeurent consternés.

La plus grande preuve de progrès incessant de la marine française, c'est l'indiscutable prospérité de la compagnie transatlantique. Autrefois, elle n'avait que quatre ou cinq navires, aujourd'hui, je n'en sais plus le nombre ; il en vient de Bordeaux, de Marseille, du Havre, de la Nouvelle-Orléans...

Il y a cependant une lacune dans ce chapelet de villes que les navires français desservent : Halifax, Québec, Portland attendent en vain la visite de ces beaux steamers. Je sais que le gouvernement canadien



MORT DU LIEUTENANT-COLONEL FROIDEVAUX



LE R. P. BRIDAINÉ, STATUE EN MARBRE DE M. CARCUIET

désirerait un service régulier entre la France et les principaux ports de la Confédération.

Le ministère français actuel, que l'on attaque en ce moment à coup de dynamite, n'a pas le loisir de s'occuper de cette importante affaire, et c'est pourquoi la compagnie transatlantique n'envoie pas de navires du côté de ses amis les Canadiens.

Mais sitôt que le calme dans les esprits sera revenu, que les anarchistes seront rentrés dans l'ombre, les deux gouvernements reprendront le même projet, et peut-être que cette fois il aboutira.

Je sais que malgré cette incommodité beaucoup de Canadiens, lorsqu'ils vont en France, passent par New-York et prennent les transatlantiques français. Cela prouve leur attachement à la mère-patrie, mais cela prouve aussi que cette ligne est la plus avantageuse, la plus confortable et celle qui présente le plus de sécurité aux voyageurs.

ANTHONY RALPH.

LE CHEMIN DE FER DU LAC ST-JEAN

EXCURSION À SAINT-RAYMOND

Jeudi dernier, les directeurs du chemin de fer du lac St-Jean ont eu l'obligeance de mettre à la disposition des ministres provinciaux un convoi spécial pour leur procurer l'avantage de visiter cette jolie région que traverse le chemin de fer, depuis Québec jusqu'à la rivière Ste-Anne, dans la paroisse de St-Raymond.

L'hon. M. Mousseau, et les honorables MM. Dionne et Starnes ont seuls pris part à l'excursion, les autres ministres en ayant été empêchés.

Les autres personnes présentes étaient Son Honneur le maire Langelier, l'honorable M. Garneau, MM. Valin, Beaudet, Drolet (auditeur provincial), Provencher (de la *Minerve*), Archambault (avocat de Montréal et associé de M. Mousseau), Charles Langelier, Baby, Withall, Scott et Cadman.

Au lunch donné par M. Plamondon, de St-Raymond, l'hon. M. Mousseau a prononcé un discours qui lui a gagné les plus chaudes sympathies des québécois présents.

L'honorable premier-ministre a paru donner à entendre que son gouvernement serait disposé à faire quelque chose de plus pour le chemin de fer du lac St-Jean, s'il ne manquait que cela pour assurer son succès ; de même quant au gouvernement fédéral dont il connaît assez bien les sentiments.

L'honorable M. Mousseau a aussi exprimé l'espoir que le conseil-de-ville de Québec voterait, de son côté, un nouveau subsidé, laissant clairement entrevoir que l'action de ce dernier influencerait notablement sur celle des deux gouvernements.

Il fit sur ce point un appel au zèle de son honneur le maire, l'engageant à presser les conseillers à voter pour un nouveau subsidé.

Le maire a répondu à l'appel du premier ministre en déclarant qu'il était sûr que la corporation ferait son devoir.

Cette excursion fait honneur aux directeurs ; les sacrifices qu'ils ont dû faire leur seront remboursés par les avantages qu'ils y trouveront plus tard.

NOTES ET IMPRESSIONS

Quand l'âme a soif, elle s'abreuve même de poison.
SHAKESPEARE.

* *

Il y a des temps où l'on ne doit dépenser le mépris qu'avec économie, à cause du grand nombre de nécessaires.
CHATEAUBRIAND.

* *

On me dit que mes derniers écrits sont les meilleurs, c'est sans doute grâce à ma solitude : les jolies fleurs ne poussent que dans les bois sauvages.
ERN. BERSOT.

* *

Défiez-vous de l'homme qui trouve tout bien, de l'homme qui trouve tout mal, et encore de l'homme à qui tout est indifférent.
LAVATER.

* *

Une bonne pensée que l'action ne suit pas, c'est l'étincelle n'allumant pas le foyer.

* *

Dans les relations mondaines, il importe peu que la monnaie soit de bon aloi, il suffit qu'elle ait cours.
G.-M. VALTOUR.

* *

On est rarement sot de naissance, mais il est aisé de le devenir.
ED. CHARTON.

* *

La civilisation est une grande et belle fleur qui ne s'épanouit que sur beaucoup de fumier.

NOS GRAVURES

Le R. P. Bridaine

L'illustre prédicateur Jacques Bridaine, l'une des gloires les plus éclatantes de la chaire française, aura bientôt sa statue. Elle va être solennellement inaugurée, le 23 de ce mois, dans l'église de Chusclan, près d'Uzès, où naquit, en 1701, le futur jésuite. Cette statue, dont nous publions aujourd'hui une très exacte reproduction et qui donne une idée si juste de la personne et du caractère de l'orateur, est l'œuvre la plus remarquable qui soit encore sortie du ciseau de M. Emilien Cabuchet, un des meilleurs élèves du sculpteur Simart.

Jacques Bridaine commença ses études au collège des jésuites d'Avignon et les termina au séminaire de la Congrégation des missions royales de Saint-Charles-de-la-Croix. Ses supérieurs, qui l'avaient chargé, pendant son noviciat, de l'enseignement du catéchisme, furent frappés de sa puissante facilité d'élocution et de cette énergie oratoire qui, en se développant, devait faire de lui le plus entraînant des missionnaires de son siècle. Ses talents, sa réputation, lui auraient permis d'aspirer aux dignités ecclésiastiques ; mais il voulut se consacrer exclusivement à la prédication évangélique. Jamais carrière ne fut si bien remplie ; il ne sortit jamais de France, mais il est peu de villes et de bourgs du centre et du midi où n'ait retenti sa parole ; et quand il mourut, il venait d'accomplir sa deux cent cinquante-sixième mission.

Il avait par excellence l'éloquence populaire, spontanée, véhémement, énergique et imagée, qui convient au missionnaire, en même temps qu'il était doué par la nature des qualités qui peuvent entraîner les multitudes : l'imagination, l'abondance, la sensibilité, des élans soudains, des mouvements hardis et imprévus, et ce qui ajoutait à la force de ses discours, une voix si sonore qu'elle pouvait facilement être entendue d'un auditoire de dix mille personnes. Il parlait d'abondance et d'après de simples textes qu'il développait suivant les circonstances, le lieu et l'auditoire. Mme Necker rapporte qu'un jour, à la tête d'une procession qu'il venait de haranguer sur la brièveté de la vie, il finit par dire : " Je vais vous ramener chacun chez vous." Et il conduisit ses auditeurs au cimetière.— Dans un autre sermon sur la mort, sujet poignant que son âpre génie aimait à traiter, il remuait un jour la jeunesse insouciant par une apostrophe aussi saisissante qu'inattendue : " Sur quoi vous fondez-vous pour croire votre dernier jour si éloigné ? Vous dites : Je n'ai encore que vingt ou trente ans... Ah ! ce n'est pas vous qui avez vingt ou trente ans ; c'est la mort qui a déjà vingt ou trente ans d'avance sur vous ! "

Appelé à prêcher devant la cour, à Saint-Sulpice, il prononça à cette occasion un de ses sermons les plus beaux, les plus hardis, les plus dédaigneux du respect humain ; le cardinal Maury nous en a conservé l'exorde qui est un pur chef-d'œuvre et l'un des plus beaux morceaux oratoires de la chaire chrétienne. La Harpe l'a inséré dans son *Cours de littérature*. On y trouve ce passage qui donne une idée de l'éloquence de Jacques Bridaine : " L'éternité marque déjà sur votre front l'instant fatal où elle doit commencer pour vous. Eh ! savez-vous ce que c'est que l'éternité ? C'est une pendule dont le balancier dit et redit sans cesse ces doux mots seulement, dans le silence des tombeaux : *Toujours, jamais ! Jamais, toujours !* Et toujours, pendant ces effroyables révolutions, un réprouvé s'écrie : *Quelle heure est-il ?* Et la voix d'un autre misérable lui répond : *l'Eternité !* "

Massillon, avec l'autorité de sa parole, a caractérisé le talent du missionnaire en quelques mots : " Il eût, dit-il, effacé tous les orateurs, si une heureuse culture eût perfectionné ses dons naturels ; il ressemble à une mine d'or où le précieux métal est confondu avec le sable. "

Le P. Bridaine est mort à Roquemaure, près d'Avignon (France), en 1767.—CH. FRANCK.

Le Czar et la Czarine à Moscou

C'est le 19 septembre dernier que l'empereur de Russie, pour la première fois depuis le commencement de son règne, quittant son palais de Gatchina, a fait son apparition à Moscou, à l'occasion de la grande Exposition. Le voyage, que l'on s'accorde à regarder comme un présage du couronnement si longtemps différé, s'est effectué sans accidents. Alexandre III et l'impératrice, accompagnés de leurs enfants et des grands-ducs Alexis, Serge et Paul, ont fait leur entrée dans la ville au milieu de l'enthousiasme indescriptible de la population toujours fanatique de la famille souveraine, en dépit des menées et des complots nihilistes. Toutes les autorités civiles, religieuses et militaires de Moscou, ayant à leur tête le nouveau métropolitain, ont reçu les augustes visiteurs qui sont entrés, en carrosses découverts, au palais du Kremlin, après s'être arrêtés, selon l'usage, à la chapelle d'Iversky pour y faire leurs dévotions. Dans la salle des Etats, le bourgmestre de

Moscou leur a lu une adresse chaleureuse pour présenter à Leurs Majestés les hommages de la cité, et il leur a offert le pain et le sel. Dans la journée, et après avoir assisté à l'office divin dans la cathédrale, le Czar et sa suite visitèrent le couvent de Saint-Michel et revinrent dans la soirée au palais Petrowsky. Le lendemain et les jours suivants, l'empereur et l'impératrice visitèrent les établissements d'éducation et de bienfaisance, puis l'Exposition, et passèrent, accompagnés du roi de Montenegro, une superbe revue des troupes.— Pendant toute la durée de leur séjour, l'ordre a été maintenu par un corps de volontaires recrutés parmi les habitants mêmes de la ville.—R. BRYON.

Un éboulement à Étretat (France)

Quelques semaines plus tôt et l'éboulement d'une partie d'une falaise d'Étretat, qui n'aura peut-être pas dans les journaux les honneurs de la colonne des " Faits divers," aurait pu avoir de terribles conséquences et alimenter plusieurs jours la presse du monde entier. Heureusement nous serons les seuls à constater le fait, le hasard voulant que M. Toly se trouvât à Étretat au moment de l'événement dont il nous envoie un charmant dessin. Voici la lettre qui accompagnait son envoi :

" Monsieur le directeur,

" A deux heures, comme j'allais me diriger vers la falaise d'amont, un grand bruit se fit entendre et nous vîmes s'écrouler, en bondissant, une partie de cette falaise sous laquelle, hier, à la même heure, nous nous reposions en toute sécurité.

" On accourut de toutes parts avec effroi, car c'est la promenade favorite des baigneurs, heureusement absents aujourd'hui. Seul, un enfant s'est trouvé à quelques pas de l'avalanche et court encore épouvanté.

" Il y a plus de cent ans, disent les pêcheurs, que pareille chose ne s'est vue ; car c'est sous l'espèce de manteau formé par cette roche que, l'été, se réunissaient les jeunes filles d'Étretat.

" Ce que je ne pourrai rendre, c'est le mouvement palpitant de ce quartier de montagne, branlant sur sa base, perdant l'équilibre et roulant vers la mer en bondissant. Les tempêtes qui s'annoncent enlèveront bientôt les petits débris, mais laisseront sur la grève ces nouvelles roches qui donnent un nouvel aspect au paysage."—TOLY.

Mort du lieutenant-colonel Froidevaux

Pour détails, voir le numéro de *L'Opinion Publique* de la semaine dernière.

Rocher Wabi-Kijik sur le lac Témiskaming

Ce rocher s'aperçoit à une grande distance sur le lac, et offre cette particularité remarquable qui, de quelque côté qu'on l'envisage, il présente l'aspect d'un immense château accolé aux flancs de la montagne. Rien ne manque à l'illusion ; bastions, contreforts, créneaux mâchicoulis, fenêtres meurtrières. Des plantes grimpanes, serpentant sur les murailles et retombant en gracieux festons, achèvent le trait caractéristique des vieilles ruines du moyen âge.

Témiskaming est riche en curiosités naturelles de ce genre. Tous ceux qui ont visité ces régions, n'ont pas manqué d'admirer ces murailles colossales dont les assises reposent au fond du lac à des profondeurs inconcues, tandis que la cime menaçante surplombe au-dessus du frêle canot qui côtoie les rivages. On dirait qu'une main invisible retient en équilibre ces blocs énormes que la moindre secousse pourrait précipiter sur nos têtes.

C'est dans ces coupes verticales que le géologue pourrait étudier sur le fait le travail de la nature dans la formation des rochers primitifs, et les convulsions épouvantables qui, plus tard, ont déchiré ces couches de granit, pour les soulever en monceaux et creuser à leurs pieds des abîmes insondables.—C. A. M. P.

DAVID TÉTU

Dans le prochain numéro nous continuerons la publication de cet intéressant travail. Des circonstances nous ont empêché de le faire dans celui-ci.

Un ivrogne féroce.

Le président.—Vous êtes violent après boire !...

L'accusé.—Moi ?... doux comme un agneau qui tête sa mère !...

—L'autre soir, votre pauvre femme toute en larmes, est allée vous chercher au cabaret et vous avez failli l'étrangler !...

—Dame ! mon président, pourquoi qu'elle pleurait dans mon verre ?

NOTES COMMERCIALES

(Du *Moniteur du Commerce*)

Bien des élégantes qui se figurent porter les dépouilles de l'oiseau de Paradis, promènent simplement les plumes de nos animaux de basse-cour artistiquement travaillées.

Les terrains de la Californie plantés de vigne donnent un revenu dix fois plus grand que s'ils étaient sous culture de blé. La récolte, cette année, s'élèvera à 75,500,000 livres de raisin, représentant 5,000,000 de gallons d'eau-de-vie.

Les fabricants de papier de Napanee se plaignent de la rareté du bois et des prix exorbitants demandés par les personnes qui en ont à vendre. MM. Thompson frères, entre autres, ont été obligés d'acheter 1,000 tonnes de charbon de terre pour l'usage de leur usine.

La plus grande fabrique d'allumettes aux Etats-Unis est située à Akron, Ohio. Elle produit 2,575,000 allumettes par jour ou environ 7,000,000,000 par an. Cette fabrique emploie annuellement 70 tonnes de soufre, 10,400 livres de chlorate de potasse, 30,000 livres de glue, 50,000 livres de cire de parafine et 150 tonnes de papier.

Les fabricants d'articles en caoutchouc des Etats-Unis se sont réunis à New-York et ont résolu de fermer leurs établissements à partir du 23 décembre 1882, et de les garder fermés jusqu'à ce que le prix du caoutchouc brut soit descendu à un prix qui leur permette de reprendre la fabrication.

L'Europe envoie annuellement en Amérique une quantité de caisses de vrai champagne dépassant de plusieurs milliers de caisses le rendement total des pays producteurs; les Etats-Unis, par contre, envoient en Europe plusieurs milliers de barils d'huitres de Saddle Rock, alors que depuis 25 ans Saddle Rock n'a pas produit un seul minot d'huitres.

Du 25 octobre au 2 novembre inclus, le montant des pertes par le feu, dans les Etats-Unis et le Canada, s'est élevé à \$5,353,600. L'assurance était probablement de la moitié de la totalité des sinistres. Vingt de ces feux dépassent chacun \$20,000 et dans le nombre des bâtiments réduits en cendre nous comptons 16 manufactures, 9 scieries, cinq hôtels et deux théâtres.

Le département des douanes a adressé une circulaire aux maîtres de poste recommandant le plus grand soin dans le tirage des matières sujettes aux droits passant par la poste et leur prompt transmission aux officiers de la douane. Depuis quelque temps les marchands de médecines patentées ont expédié leurs poudres par la poste et évité par ce moyen de payer les droits, en employant la poste comme moyen de transport.

Des billets de banque contrefaits de l'île du Prince-Edouard ont été mis en circulation à Halifax; ils sont très bien exécutés, mais le papier en est très mauvais. De fausses pièces de 50 centins ont également été mises en circulation. On peut reconnaître ces faux billets à la qualité du papier, et les fausses pièces de 50c à leur poids et au son, non argentin, qu'elles rendent lorsqu'on les frappe.

Il n'est généralement pas connu au Canada que la France importe pour une quantité assez considérable de chaussures. Sous l'ancien tarif des douanes françaises cette question était un peu importante pour nous, la chaussure de provenance canadienne étant prohibée; mais aujourd'hui, il n'en est plus de même, les produits canadiens comme tant d'autres, peuvent entrer en France en acquittant les droits suivants: Bottes, 40 cents par paire; bottines d'hommes ou de femmes, 25 cents par paire, et souliers 15 cents par paire.

M. J. Caird, dans une revue au *Times*, de Londres, dit que pour la première fois depuis nombre d'années les récoltes ont été bonnes en Europe et en Amérique. Le résultat, en ce qui concerne l'Angleterre, sera une économie de £10 à 12,000,000 sur le prix du pain. C'est-à-dire que les importations seront diminuées et que les prix payés pour les quantités importées seront moins onéreux, conditions qui, réunies, laisseront dans la poche du peuple anglais la somme que nous indiquons. La totalité des grains nécessaires en plus de la production indigène sera de 15,000,000 de quarters, c'est-à-dire deux millions de moins que les importations de 1881-82, et un million de moins que celle des deux années précédentes.

CHOSSES ET AUTRES

Le prince Arthur est arrivé en Angleterre de retour d'Egypte.

Mgr Bourget a sanctionné, dit-on, l'établissement du nouveau journal programiste, *l'Etoile du Matin*.

Nous accusons réception d'une petite brochure intitulée: *La grande Comète de 1882*. Elle contient 69 pages. Elle a été imprimée à Québec. M. N. Duquet en est l'éditeur-proprétaire.

On dit que le gouvernement de Québec va demander immédiatement des soumissions pour la construction de l'aile de l'est, aux bâtiments parlementaires de la province.

Un correspondant du *Star* suggère à la société St-Jean-Baptiste de Montréal de faire signer des requêtes en faveur de la conservation de Notre-Dame de Bonsecours comme monument national.

Le général Woolseley va recevoir instruction de réorganiser le système militaire des Indes; les commandements de Bombay et Madras seraient abolis, et le héros de Tel-el-Kébir aurait le commandement-en-chef.

Le directeur-général des postes dit que quand les nouveaux contrats pour le service des malles seront expirés, les lignes faisant le trajet le plus rapidement seront favorisées, pourvu que leur régularité le justifie.

Un télégramme arrivé de Rome annonce l'élévation du Révd Dr C. O'Brien, de Indiana River, à la dignité d'archevêque du diocèse d'Halifax, Nouvelle-Ecosse. Mgr O'Brien succèdera à feu l'archevêque Hannan.

D'après une rumeur, le prince Léopold, duc d'Albany, viendrait remplacer le marquis de Lorne, comme gouverneur-général du Canada, lorsque le mandat de son beau-frère sera expiré.

Le gouvernement français a fait annoncer aux Chambres son intention de suivre une politique très simple. Le programme ministériel se réduira aux questions sur lesquelles tous les républicains sont d'accord. Rien de plus simple, en effet.

La reine d'Angleterre vient d'acheter, pour la somme de 1,835,000 francs, le château de Claremont-House, où Louis-Philippe passa une partie de son exil. Si la reine voulait acheter tous les châteaux où se sont réfugiés des souverains en disponibilité, elle ébrècherait fortement sa fortune.

Le Rév. M. Arthur Caron, vicaire à St-Charles de Bellechasse, frère du ministre de la milice, doit partir prochainement pour l'Europe. Il visitera Rome et les principales villes du continent, pour se fixer ensuite en Belgique, où il fera dix-huit mois de noviciat avant d'entrer dans l'ordre des Rédemptoristes.

A l'occasion de la Saint-Crépin, fête des cordonniers, une messe solennelle a été célébrée le 26 octobre, à l'église Saint-Marcel, de Paris. A l'issue de la cérémonie, un des plus riches patrons de la capitale française a offert à ses ouvriers un banquet. Pourquoi nos Canadiens-Français n'en feraient-ils pas autant?

Les directeurs de la compagnie qui doit s'occuper de construire un chemin de fer de St-Jérôme jusqu'à Notre-Dame du Désert, ont tenu une séance il y a quelques jours. Ils ont choisi pour président l'hon. M. Beaubien, et pour vice-président l'hon. M. Abbott. De vigoureux efforts vont être faits pour assurer le succès de cette entreprise, l'une des plus importantes que l'on puisse exécuter dans l'intérêt de la colonisation.

L'hon. M. Wurtele vient d'être fait officier de la Légion d'honneur, ainsi qu'il appert de la dépêche suivante du ministre des affaires étrangères de France:

A. M. Jonathan Wurtele,
Ministre des finances,
Québec.

Je suis heureux de vous annoncer que sur ma proposition, M. le président de la République vous a conféré la dignité d'officier de la Légion d'honneur. Mes meilleurs sentiments.

E. DUCLERC.

L'hon. M. Chauveau a informé l'Académie Française, à sa dernière séance, qu'une société littéraire venait d'être fondée en Canada, sur le modèle de l'Institut de France et de la Société Royale d'Angleterre.

L'Académie a décidé, avant de lever la séance, de se faire représenter officiellement l'année prochaine, à la session annuelle de la Société Royale du Canada.

(L'Electeur.)

Les examens du service civil, sous la conduite de M. DeCelles, se sont terminés samedi. Le dernier jour a été consacré à l'examen facultatif, qu'un bon nombre d'aspirants ont tenu à subir. Il s'agissait, pour ceux

qui avaient passé l'examen d'aptitude en anglais, de composer en français ou réciproquement de faire thème et version, etc. Tous ceux—moins un—qui ont ainsi composé dans les deux langues, étaient des Canadiens-Français.

On nous informe qu'un bon nombre des aspirants n'ont pas l'intention d'entrer dans le service civil, et ne tiennent qu'au brevet de capacité. Les examens ont eu lieu par écrit, et les manuscrits seront transmis à Ottawa pour être dépouillés par la commission composée de MM. Thornbull, DeCelles et Lesueur.

Les examens de promotion, pour les employés actuels, auront lieu, croyons-nous, vers le 20 décembre prochain.

La question des rapports avec le Saint-Siège a été soulevée dans les Chambres françaises. Le gouvernement s'est carrément prononcé pour le maintien du concordat et du budget des cultes. C'est l'effet de la politique de Mgr Czacki. Il y a eu débat, et Mgr Freppe a énergiquement défendu, contre le parti radical, les droits de l'Eglise de France.

UN BON MOUVEMENT

La lettre suivante a été lue lundi, au Conseil-de-Ville:

Compagnie du Pacifique Canadien.

BUREAU DU SECRÉTAIRE.

Montréal, 11 novembre 1882.

Au Président du comité spécial
Des chemins de fer, Montréal.

Monsieur,

J'ai reçu instruction de vous dire que, dans le cas où le Conseil-de-Ville adopterait le projet de la rue Bonsecours pour la localisation des gares à passagers et à marchandises, les directeurs en recommanderont l'adoption aux actionnaires de la compagnie du Pacifique canadien. Et de plus, je dois vous assurer que dans le cas où le Conseil se déterminerait à préserver la bâtisse de l'église de Notre-Dame de Bonsecours, la compagnie n'y verra aucune objection, vu qu'on pourrait élargir suffisamment la rue Bonsecours, de manière à la prolonger jusqu'à la rue des Commissaires, du côté est de l'église.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre obéissant serviteur,
G. DRINKWATER.

NOTRE-DAME DE BONSECOURS

Ainsi que nous l'avions prévu, le Conseil-de-Ville a adopté avant-hier, à l'unanimité, la proposition de l'échevin Jeannotte, à l'effet de préserver de la destruction l'église de Notre-Dame de Bonsecours. C'est une heureuse décision dont nous félicitons le Conseil et ses membres. La ville est ainsi assurée de conserver ce monument précieux qui rappelle les fondateurs de Ville-Marie, et que Montréal peut montrer avec orgueil aux étrangers.

Nous n'attendions pas moins du Conseil-de-Ville, après ce qui s'est passé, et surtout après la déclaration de la compagnie du Pacifique. C'est maintenant une question réglée, et nous espérons que le sort de Bonsecours ne sera plus remis en question à l'avenir.

Calendrier de la Puissance du Canada

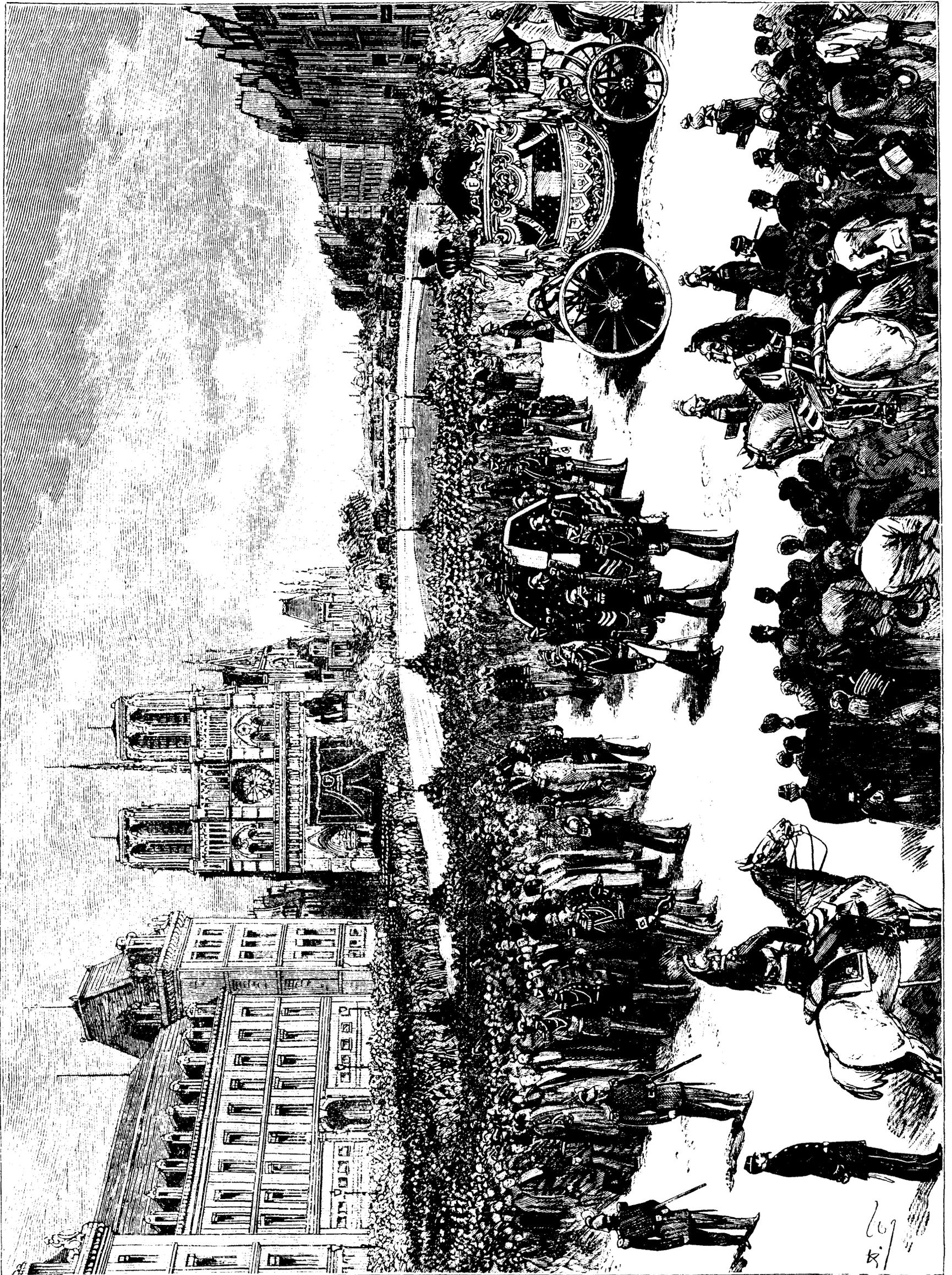
Pour l'année 1883. J.-B. ROLLAND & FILS, éditeurs, 12 et 14 rue Saint-Vincent, Montréal.

Ce calendrier, complément indispensable des deux utiles almanachs dont nous avons rendu compte, a dû être cette année notablement agrandi pour donner plus de place au surplus de matière qu'il contient. C'est une grande et belle feuille de 24 pouces sur 36, imprimée avec beaucoup de soin. On y trouve le calendrier religieux et astronomique, le tableau des fêtes mobiles, des quatre-temps, les phases de la lune, etc; en regard de chacun des mois une colonne est consacrée au souvenir des grands événements de notre histoire: découvertes, fondation de villes, établissement de nos principales maisons religieuses, mort de personnages remarquables. Mais ce qui donne surtout à ce calendrier son utilité particulière, c'est la liste très complète du clergé catholique de toute la confédération qui y est ajoutée. Aucune peine n'a été épargnée pour rendre cette liste aussi exacte que possible et en faire un guide sûr. Nous n'avons point à démontrer les services que l'on peut en tirer. Nous ne saurions trop conseiller aux messieurs du clergé, aux maisons religieuses et aux familles de se le procurer. Il doit avoir sa place marquée dans toutes les maisons.

En vente chez tous les libraires et les principaux marchands, au prix minime de CINQ centins.

Les femmes ne pensent jamais moins que lorsqu'on suppose qu'elles pensent beaucoup.

ALFRED DELVAU.



ENTEREMENT DU LIEUTENANT COLONEL FROIDVAUX

269
K



RUSSIE—LE CZAR ET LA CZARINE A MOSCOU

RÉVERIE D'AUTOMNE

Le soleil reste pâle aux portes de l'aurore.
 Ses rayons les plus beaux sourient à d'autres cieux ;
 Dans nos prés, dans nos champs, qu'en avril il décore,
 Plus de blonds papillons voltigeant tout joyeux.
 Plus de vermeilles fleurs qu'un matin fait éclore :
 Tout tombe en jaunissant et s'efface à nos yeux ;
 Dans le taillis voisin, à peine est-il encore
 Un passereau tardif qui nous fait ses adieux.
 Et pourtant, je t'admire, ô superbe nature !
 L'impitoyable hiver, avec tous ses glaçons,
 N'atteint pas sa vigueur.—De prochaines moissons,
 En te reverdissant, te rendront la parure,
 Mais l'homme aura vieilli pour ne point rajeunir,
 Car son printemps à lui passe sans revenir ?

LES

GIBOULÉES DE LA VIE

PAR

Mme CLAIRE DE CHANDENEUX.

DEUXIÈME PARTIE

XI

(Suite)

Sidonie arriva toute joyeuse chez elle, où son mari l'attendait. Il lui serra très cordialement la main.

—Charles va très bien, dit-il, je le vois à votre visage.

—Charles va très bien, et mon ambassade a merveilleusement réussi.

—Quelle ambassade ?

—Oh ! c'est toute une histoire.

—Eh bien ! dites-la.

—Imaginez qu'un pauvre mari trompé, qui avait soustrait sa fille à l'influence d'une mère indigne, est venu mourir côte à côte avec M. de Thièblemont, sous les fameuses ruines que je vous ai décrites. Lui mort, il fallait rendre la jeune fille à quelqu'un, fût-ce à sa mère, sa seule famille. Je l'ai ramenée ce soir, j'ai découvert la mère, je lui ai mis son enfant dans les bras avec d'autant plus de plaisir que nous savons, vous et moi, les mérites de cette belle nature !... Bref, demain, quand vous irez présenter vos hommages à madame Albine, ne soyez point surpris de trouver près d'elle une très belle fille de seize ans, Lise Pellegrin, fille héritière de défunt François Pellegrin, légitime époux de la dame.

—Epoux de madame Albine ?

—Parfaitement.

—Madame Albine aurait une fille ?...

—Superbe.

—Et vous avez découvert ?...

—Oh ! pas sans peine. La dame est mystérieuse ; elle a deux noms, deux logis, deux visages, Un roman, mon cher, dont le dénouement ne paraît pas charmer l'héroïne.

Le bel Horace, abasourdi d'un tel coup de bélier, que sa femme lui détachait avec un entrain étourdissant, se fit répéter trois fois les détails de cette aventure dans laquelle il reconnaissait avoir joué le rôle d'un sot.

Berné comme il n'est permis de l'être qu'à vingt ans, cet amoureux majeur avait cru si sincèrement être la première aventure de cette Agnès, qu'il avait eu parfois quelques scrupules d'avoir contribué à l'effeuillage d'une si blanche couronne.

Pauvre bel Horace ! comment n'avait-il point vu que la couronne n'avait plus guère que des fleurs flétries et des brindilles desséchées ?

Son amour-propre en reçut une atteinte si rude que Sidonie, dans sa faiblesse étrange, en eut presque pitié.

—Allons, dit-elle, ne vous affligez pas trop des petites fourberies de madame Albine Pellegrin ; elle ne pouvait pas, après tout, nous conter tous ses secrets.

Il ne répondit pas, il songeait avec amertume à l'énorme quantité de mensonges qu'il avait encaissés avec conviction ; à la colossale dépense de délicatesses et de tendres soins qu'il avait faits pendant tant d'années pour consoler cette victime incomprise.

Il se sentit si baffoué, si ridicule, qu'un ressentiment violent gonfla son cœur égoïste. Revoir cette sirène, et la revoir flanquée d'une fille aussi grande et plus belle qu'elle-même, lui parut une énormité.

—Ma chère Sidonie, dit-il tout à coup en se tournant vers sa femme qui, debout devant la glace, fricotait distraitement ses cheveux embrouillés, vous venez, m'avez-vous écrit, pour me parler de votre fils, de votre désir de ne le plus quitter, je crois ?

—Oui, dit-elle.

—Voulez-vous, d'abord, que nous retournions ensemble vers lui ?

—Horace !... que dites-vous ?... à Nagel en hiver ?

—Il me semble que nous serions bien mieux là-bas pour organiser, à nous trois, notre vie future.

—A nous trois !... Vous avez dit : "A nous trois."

—Avez-vous donc supposé, ma chère, que je voudrais rester plus longtemps séparé de vous ?

Sidonie frissonna de bonheur. A cette âme aimante et versatile, un mot tendre faisait oublier des années de tortures.

—Ah ! fit la pauvre femme en se laissant glisser aux genoux du plus adoré des maris, je sais bien, moi, je sais bien que vous êtes le meilleur des hommes !

Le bel Horace accepta l'éloge sans sourcilier.

XII

Fidèle à la promesse qu'elle avait faite à Sidonie, Thérèse consacrait chaque jour quelques heures au pauvre infirme. Ce lui était une tâche difficile que de contenir dans les limites d'une effusion fraternelle le lyrisme ardent de cette imagination malade.

Elle y parvenait à force de dignité confiante, s'en remettant

en quelque sorte à la délicatesse de Charles, pour ne point effaroucher sa douce sœur de charité.

Et il avait si grande peur, en effet, de perdre cette présence adorée qu'il se soumettait au silence, ne laissant parler, sur le terrain qu'il eût dû s'interdire, que ses yeux profonds, où l'âme vivait tout entière.

Parfois, Thérèse, comme le faisait madame de Pernissan, accompagnait Charles à la promenade et marchait lentement près de la petite voiture, pliant ses lèvres à une conversation banale, tandis que son cœur s'envolait au loin.

Un jour, ils suivaient ainsi les bords de l'Isère, dont les méandres capricieux donnent au paysage une grâce sauvage. L'air attiédi emportait comme avec regret les dernières feuilles rousses ; une buée transparente, montant de la rivière, s'attachait aux rochers qu'elle argentait légèrement.

Cet adieu de l'automne avait une douceur troublante pour un cœur ému. Il s'y mêlait un arrière-parfum de saison trop tôt morte et qui promet de renaitre.

Thérèse l'aspirait avec une ivresse vague. Elle aussi savait bien qu'elle-même renaitrait, après l'hiver qui allait peser sur son cœur comme sur la nature.

Peut-être, et sans se l'avouer, devançait-elle l'ordre des saisons.

Charles la suivait des yeux avec extase. Jamais rien de beau, de parfait, d'attrayant n'avait frappé sa vue comme cette jeune femme blanche et blonde dans ses longs vêtements de veuve.

Il semblait que cette austérité, que ce noir, que cette tristesse la rapprochaient de son deuil éternel, à lui.

Certes, il ne la souhaitait pas malheureuse ; mais malheureuse, il avait plus le droit de l'aimer.

Le regard rêveur de Thérèse s'attachait au bord opposé de l'Isère, où un batelier s'appropriait à passer un habitant pressé, peut-être un promeneur curieux, qui ne voulait pas faire le détour du pont, dont l'arche s'arrondissait à quelques centaines de mètres.

Le passeur était un vieux bonhomme bien connu à Molevent, où il apportait du poisson frais. Le passé était un jeune homme qui, le visage tourné vers les ruines, semblait dévoré d'impatience.

A mesure que la barque se détachait du rivage, l'œil fixe de la jeune femme se rivait à cette tête d'homme, ardente et belle, dont les traits se dessinaient avec une netteté plus accusée.

Était-elle hallucinée ?... Qui donc venait à elle ? L'appel involontaire de son cœur pouvait-il donc s'entendre d'aussi loin ?

La barque était au milieu de la rivière.

—Voilà un promeneur qui aime les émotions d'une rivière peu navigable comme celle-ci ! remarqua Charles Aurèle en tournant la tête vers sa compagne.

L'altération de ses traits était si profonde qu'il en ressentit une commotion. La direction du regard de Thérèse lui apprit aussitôt la cause de son trouble.

—Qui est-ce là ? demanda-t-il en s'agitant avec l'inquiétude des enfants souffreteux.

Elle ne répondit point. Elle comptait, sans en avoir conscience, chaque coup d'aviron qui rapprochait d'elle l'imprudent, l'aventureux, le bien-aimé.

—Ah ! gronda tout à coup Charles, vous connaissez ce visiteur... vous le redoutez trop pour ne pas le désirer aussi !

Elle laissa tomber sur le malheureux, qu'une jalousie subite jetait hors de lui-même, un coup d'œil d'écrasant reproche et s'éloigna d'un pas.

—Je vous gêne !... Vous me laissez !... Comme on y voit clair quand on aime ! gémit l'infortuné, que le rayonnement du visage de Camille venait d'instruire mieux qu'un récit.

Le jeune peintre s'élança de la barque sans attendre qu'elle eût atterri.

Thérèse s'appuya à un arbre et ferma les yeux.

A quoi donc lui avait servi de ne point quitter, par pudeur, la retraite où il savait si bien la retrouver ?

Charles, d'un geste, fit pivoter sa voiture et s'éloigna.

Camille, surpris dans cette apparition monstrueuse, s'arrêta d'abord, puis, la voyant disparaître, s'avança vers madame de Thièblemont, aussi pâle qu'elle et tremblant plus fort.

Elle entendit ses pas, elle distingua son souffle ; rien dans son attitude ne changea.

—Ah ! madame ! prononça-t-il avec douceur, ne me parlez-vous pas d'avoir osé venir ?

Lentement elle tourna vers lui ses yeux troublés, et, d'un seul mot, résumant leur situation :

—Il est trop tôt ! murmura-t-elle.

—Mais je souffre depuis des siècles !

—Il fallait attendre.

—Je ne le pouvais plus. Mais ne craignez pas que mes paroles blessent en rien la dignité de votre deuil. Vous voir m'était aussi nécessaire que respirer. J'ai voulu vous voir.

—Vous voyez une femme attristée qui veut passer quelques mois dans la retraite. Peut-être ne fallait-il pas faire un si long voyage pour un si mince résultat !

—Et vous parler !... Comptez-vous rien un tel bonheur ?... Ce voyage n'est rien quand l'espérance nous soulève. Il est odieux, je le sais par expérience, quand le désenchantement y est le seul compagnon de route.

Elle l'interrogea du regard.

—Je suis venu, dit-il, comme aujourd'hui, vers ma lumière, il y a quelques semaines déjà.

—Vous, monsieur ?

—Il me semblait que vous apercevoir seulement suffirait à calmer ma fièvre. Je ne soupçonnais pas encore qu'en votre présence le respect l'emporterait sur le désir, et que je redescendrais la montagne, comme autrefois les disciples, ébloui, silencieux... transformé.

—Vous avez fait cela !... et je ne l'ai point su ?

—A Dieu ne plaise !... Cette audace était alors coupable, et vous l'auriez désavouée. Aujourd'hui elle ne l'est plus... Vous ne me bannirez pas.

Elle essaya de sourire.

—Votre ambition grandit beaucoup, fit-elle ; me voir, disiez-vous, vous suffisait, puis me parler vous a paru nécessaire. Il est sage de s'arrêter à ces limites, n'est-ce pas ?... Les lois de l'exil sont toujours dures à prononcer.

—Eh bien ! je repartirai... non volontairement... mais consolé. Laissez-moi ces quelques minutes de bonheur auxquelles j'aspire depuis si longtemps, et que je viens de si loin chercher auprès de vous !...

—C'est une folie insigne... qu'il faut pardonner à votre imagination d'artiste.

Il protesta avec une vivacité si tendre, une sensibilité si

spirituelle et une réserve si méritoire que Thérèse ne se sentit point la barbarie de le renvoyer ainsi, sans un mot consolant.

Il y avait sur le revers de la berge une bourrée de sarments, jadis oubliée, qu'avait envahie la mousse.

Thérèse s'y assit très simplement, trouvant plus digne d'elle de donner audience à un tel solliciteur en pleine campagne, à la vue de tous, que sous le toit du baron de Thièblemont.

Il resta devant elle, un peu penché, appelant son regard, respectueux, heureux surtout.

Après tant de lutttes, d'orages et de muettes résignations, Thérèse se crut libre d'écouter pendant quelques minutes ce langage sans hardiesse, où vibrerait l'amour contenu.

L'amour !... le nom ne fut pas prononcé ; mais comme on le sentait palpiter entre elle et lui !

—Et maintenant, partez, dit-elle tout à coup en secouant la langueur dangereuse où la jetait ce bref entretien.

—Déjà !...

Les yeux de Thérèse s'élevèrent vers les ruines pour se tourner ensuite dans la direction du village où reposait M. de Thièblemont.

La délicatesse de cette allusion fut saisie par le jeune homme.

—Vous avez toutes les noblesses ! dit-il en s'inclinant sur la petite main que Thérèse ne retira pas, quand elle y sentit s'appuyer les lèvres chaudes de son ami.

—A Paris... bientôt ?

—A Paris... dans un an !

Puis, sans faux-fuyants, sans faiblesse, il se dirigea vers la barque où le vieux passeur attendait toujours.

Tant que l'embarcation coupa le courant, tant que le voyageur fut visible sur le bord opposé, la jeune femme demeura immobile, absorbée dans la chère vision qu'elle exhalait une fois encore, non plus par devoir, mais par dignité.

Combien moins amère était cette séparation nouvelle !... et quel sillon lumineux cet entretien rapide traçait dans la vie sombre de Thérèse !

Longtemps elle resta pensive, écoutant chanter son cœur, que le murmure de la rivière berçait doucement.

Quand elle se releva pour monter à Molevent, la nuit tombait ; elle n'avait point apprécié le cours des heures.

Un autre les avait comptées avec une rage folle. Charles Aurèle, en abandonnant sa compagne au bord de l'Isère, s'était fait porter sur la déclivité de la colline, sur un point assez éloigné pour que l'œil pût suivre ce qui se passait en bas, sans que l'oreille pût entendre ce qui s'y échangeait de douces paroles.

Cet échange, cet accord visible, cette transfiguration instantanée d'une jeune veuve attristée en une femme aimée et heureuse, rien enfin de cette petite scène intime, dont Camille et Thérèse étaient les acteurs ravis, n'échappa aux regards soupçonneux du "monstre."

Non pas qu'il se caclât : les jeunes gens n'auraient eu qu'à lever les yeux pour l'apercevoir, seul, dans son étrange équipage, ayant éloigné ses domestiques, et se repaissant d'un spectacle qui bouleversait tout son être.

Et lui qui croyait avoir souffert !... Par instants, un rire âpre déchirait sa gorge. Il n'avait jamais souffert !... non jamais. C'est maintenant qu'il souffrait.

Aussi longtemps que Thérèse demeura immobile, il resta sur le calvaire qu'il s'était improvisé, déchiré par une douleur intense, tenaillé par les plus invraisemblables aspirations.

A cette heure de fièvre, il lui semblait légitime de frapper cet homme à mort, et d'étouffer cette femme dans une étreinte suprême.

Un éclair de raison luisait ; il retombait dans son néant.

Pour remonter à Molevent, il fallait passer devant lui. Il attendait Thérèse, les poings crispés, des larmes plein les yeux.

Elle arriva jusqu'à lui sans le voir et tressaillit en recevant cette apostrophe véhémement :

—Quand on aime un homme comme vous aimez celui-là, madame, on ne le laisse point repartir seul !

—Oh ! le malheureux !... fit-elle en joignant les mains, il est fou !

—Fou !... moi !...

—Puisque vous m'outragez, Charles.

En attendant son nom dans cette bouche aimée, le "monstre" s'agitait dans une angoisse terrible.

—Ne m'appellez pas ainsi... ne me parlez pas de la sorte... Vous ne savez donc pas le mal que fait votre voix ! Elle prend le cœur, l'enlace et... le broie !

Il avait saisi sa robe et la retenait à deux mains.

—Rentrez, dit-elle avec douceur, cette brume qui monte vous est mauvaise.

—C'est cela... apitoyez-vous sur ma santé !... Ne sais-je pas assez que je suis chétif, malingre, souffrant ?... Pourquoi n'ajoutez-vous pas tout de suite, ce qui est encore bien plus vrai, que je suis horrible et odieux ?

—Parce que vous ne me paraissez point tel, malheureux enfant !

—Ah !... ah !... que suis-je donc pour vous, dites ? Que j'entende, une fois au moins, sur des lèvres si douces à d'autres, le motif de votre pitié à mon égard.

—Il faut, en effet, avoir grand pitié des tortures que vous vous créez, Charles, pour répondre à des propos où votre belle intelligence paraît s'obscurcir.

—Ainsi, ce sont des tortures volontaires, des chimères, des insanités, que ma tendresse et ma jalousie ?

Il avait des yeux brillants de colère, et ses doigts crispés s'incrustaient dans l'étoffe. Sa voix avait passé de l'ironie à la provocation. On sentait la révolte suprême de cette nature sacrifiée, où l'instinct avait parfois des sursauts effrayants.

Thérèse pouvait appeler, se dégager, abandonner à sa rage impuissante l'être pitoyable qui ajoutait à toutes ses misères physiques la misère morale d'un amour insensé.

(La suite au prochain numéro)

Toto reçoit une pêche.

—Tiens, lui dit sa maman, voilà pour ta sœur et toi. Partage chrétiennement.

—Qu'est-ce que partager chrétiennement ? demande Toto.

—C'est de couper la pêche en deux et de donner la plus grosse part à ta sœur.

Toto réfléchit un moment, puis donnant le fruit à sa sœur :

—Tiens, dit-il, partage chrétiennement.

UNE HISTOIRE EXTRAORDINAIRE

“ Le vrai n'est pas toujours vraisemblable ”—dit le proverbe, et si l'on y fait attention, on verra que c'est une vérité prouvée par bien des événements. Balzac et Hugo, Dickens et Schackeray ont été, métaphoriquement parlant, couronnés du laurier, emblème du génie, pour leur remarquable talent de romanciers, parce que ce qu'ils inventaient ressemblait à la réalité. Cependant, quiconque prendrait la peine de fouiller les papiers de n'importe quel département public, verrait que les prototypes de Jean Valjean, Becky, Sharp et Pecksniff se rencontrent tous les jours dans la vie réelle, et que les ouvrages d'imagination les plus remarquables sont surpassés par des faits réels et irrécusables qui sont connus un jour ou l'autre, et que l'on ne peut nier.

Tel est le cas qui parvint récemment à la connaissance du département de la police de St-Louis, et qui fut ensuite confié à des agents secrets.

Il y a plusieurs années, une des meilleures institutrices de l'école Irving était une jeune fille, dont nous ne pouvons donner le véritable nom, mais que nous appellerons Harriett.

Elle était jolie, intelligente, elle avait tout ce qui rend une femme charmante. Elle était aimée du principal comme des élèves, sa beauté et son amabilité lui avaient gagné beaucoup d'amis. Une jeune personne aussi accomplie ne pouvait manquer d'avoir des admirateurs de l'autre sexe, et Miss Harriett en avait un grand nombre. Un seul, cependant, possédait son cœur, et la foule des courtisans diminua graduellement jusqu'à ce qu'il ne resta que Harriett et son amoureux réunis en société d'admiration mutuelle. Il était jeune. Elle était jeune. Il n'avait pas les moyens de la faire vivre, mais il voulait se marier avec elle ; et il finit par lui proposer un mariage secret, auquel elle consentit. Ils se marièrent, mais, pour le monde, ils restèrent des amoureux ; elle continua d'enseigner, il continua sa modeste carrière. Ceci dura près d'un an, le temps passant en visites dérobées, quoique ce ne fût pas le fruit défendu. Puis, le mari mourut. A un observateur attentif, sa douleur aurait paru bien vive pour une amoureuse, telle qu'elle l'était pour tout le monde. Tous deux avaient gardé le secret de leur mariage clandestin, et la jeune institutrice se croyait sûre qu'elle était maintenant seule en possession de ce secret, et qu'il en serait ainsi jusqu'à sa mort. Elle continua sa carrière d'institutrice, et tout semblait aller au mieux pour elle.

A peu près six mois après la mort de son mari, elle rencontra un de ses ci-devant admirateurs qui l'informa poliment qu'il connaissait son secret, qu'il savait de plus qu'elle avait joui de tous les privilèges d'une épouse, sans avoir été mariée à l'homme qu'elle croyait être son mari. La jeune femme l'assura qu'elle avait été mariée, et il la défia de le lui prouver. Elle n'avait pas le certificat qui avait été donné à son mari, et elle ne connaissait pas le nom du magistrat qui les avait mariés. L'individu l'informa alors, bien tranquillement, que si elle ne se mariait pas avec lui, il rendrait son aventure publique.

Elle lui résista longtemps, mais finalement, plutôt que d'être l'objet des critiques du monde, elle consentit à ce que la cérémonie du mariage fut célébrée. Elle abandonna l'enseignement immédiatement et partit avec son mari pour un voyage de noces. Ils visitèrent toutes les places d'eau de l'est des Etats-Unis, et se rendirent ensuite à Chicago. Ils y étaient depuis peu de temps lorsque son second mari tomba subitement malade et mourut.

La veuve retourna à St-Louis, vêtue du deuil de rigueur, et lorsque les parents de son mari lui demandèrent de quelle maladie il était mort, elle répondit que c'était d'une maladie de cœur.

Après un deuil un peu court, elle laissa de côté le crêpe et reparut belle et joyeuse. Elle n'allait pas beaucoup dans le monde, mais elle était aussi jolie, aussi aimable qu'avant son mariage secret, et elle se vit encore entourée d'admirateurs. Pendant ce temps-là la famille de son second mari (qui passait pour son premier), conçut quelques soupçons, pour une raison ou pour une autre, par rapport à sa mort. Ils en parlèrent au chef de police McDonough et lui demandèrent d'envoyer un agent à Chicago pour y prendre des informations. L'agent fut envoyé, mais le chef conseilla aux parents d'employer la police secrète de Pinkerton. On suivit ce conseil et l'agent fut rappelé à St-Louis. Pinkerton employa un homme des plus habiles, et peu à peu on recueillit des circonstances qui placèrent la veuve dans une position très désagréable.

On découvrit qu'ils avaient logé dans un des plus beaux hôtels de Chicago et qu'ils avaient fait mille extravagances. Ils vivaient bien, mais ils ne paraissaient pas heureux, car le mari répétait sans cesse à sa femme qu'elle ne l'aimait pas et qu'elle ne l'avait marié que pour son propre intérêt. Les gens qui les avaient rencontrés à l'hôtel ou ailleurs, assurèrent que le mari leur avait paru jouir d'une excellente santé, et le soir avant sa mort, suivant le témoignage du propriétaire de l'hôtel, il avait joué au billard jusqu'à une heure avancée de la nuit, paraissant joyeux et bien portant. Les

garçons de service dirent qu'il était très colère et qu'il se querellait souvent avec sa femme.

L'agent vit que sur le certificat de sépulture était marqué : maladie de cœur—et que le corps avait été enterré dans le cimetière “ Calvary.” Il s'y rendit et on l'informa qu'une semaine après l'inhumation deux hommes étaient venus, porteurs d'un ordre, pour réclamer le corps, disant qu'il devait être envoyé dans sa ville natale. Il avait été exhumé, remis à ces deux hommes et toute trace en fut perdue.

On demanda à la veuve ce que voulait dire cet ordre ; elle nia l'avoir donné. L'agent se vit impuissant à rien découvrir. Il mit des annonces dans les journaux pour connaître les deux hommes qui avaient emporté le corps ; il promit une forte récompense. Tout fut inutile. Les hommes ne se firent pas connaître. Il rendit compte à ses supérieurs de son insuccès, et la famille en fut informée ; les recherches furent abandonnées.

Pendant ce temps-là, la jeune et belle institutrice faisait fureur à St-Louis, et huit mois après la mort de son second mari, elle épousait le fils d'une opulente famille de cette ville.

Leur mariage était heureux, ils avaient les mêmes dispositions et les mêmes goûts.

Six mois après, un vagabond, arrêté par la police de Chicago, raconta à un de ses compagnons de cachot l'histoire de l'enlèvement du cimetière “ Calvary.” Cet homme avait vu les annonces publiées dans les journaux ; il avertit la police qui questionna le vagabond. Celui-ci raconta qu'un jour, il rencontra dans la rue North Wells un homme qui lui demanda s'il voulait l'aider à faire quelque chose qui le paierait bien. Il avait répondu affirmativement, et l'autre lui dit alors qu'il avait rencontré une femme qui voulait faire transporter le corps d'un ami du cimetière “ Calvary ” au coin des rues Prairie et Trente-et-unième, où une voiture serait prête à le recevoir. Les deux hommes se rendirent au cimetière un soir, vers six heures, mais le gardien refusa d'abord de leur livrer le corps, parce qu'il était trop tard, et il leur dit de revenir le lendemain matin.

Ils réussirent à le faire consentir en lui disant qu'il fallait que le corps partit le soir même par le train de nuit.

Ils transportèrent le corps dans une voiture, le menèrent au coin des rues Prairie et Trente-et-unième, où ils le livrèrent à un homme de couleur qui l'attendait avec une autre voiture. Le vagabond avait reçu dix dollars, il ne savait pas ce qu'avait eu son compagnon.

Le mystère ne fut jamais éclairci.

L'homme que personne ne sait avoir été le premier mari de la belle institutrice, dort maintenant sous les ombrages de Bellefontaine ; celui qui a voulu être son mari malgré elle est mort et le mystère de sa mort est enterré avec lui. Cette femme vit maintenant heureuse avec son troisième mari, bien qu'elle n'ait pas encore trente ans.

Et tout ceci est vrai et véritable, tout ce qu'il y a de vrai.

Lisez, Dumas, si vous voulez trouver quelque chose d'approchant dans des œuvres d'imagination, dans le pays des chimères.

DE TOUT UN PEU

La princesse Louise, lors de son dernier voyage à Paris, alla un soir chez sa modiste ; celle-ci s'était retirée pour la nuit, et la bonne renvoya démocratiquement au lendemain la fille du czar. Elle avertit sa maîtresse qu'elle n'avait pas voulu recevoir une madame d'Edimbourg.

—Savez-vous quelle est cette dame ? dit la maîtresse furieuse. C'est la fille du czar de Russie et la femme du fils de la reine d'Angleterre.

—Vraiment, dit la bonne avec regret, j'aurais dû mieux l'examiner.

Ce fut tout son regret.

Une femme se présente chez un photographe pour faire faire le portrait de son mari décédé depuis trois mois.

—Très bien, dit le photographe, en préparant son instrument ; avez-vous un portrait, un daguerréotype ou un souvenir de ce genre du pauvre défunt ?

—Non, répondit la pauvre veuve en pleurant, mais j'ai apporté son certificat de naissance.

—Ah ! monsieur, dit l'aimable hôtesse à l'un de ses invités, c'est bien mal à madame de vous entraîner de si bonne heure. Elle n'en fait jamais d'autres.

—Ah ! non, madame, il y a certaines maisons que j'ai moi-même beaucoup de peine à lui faire laisser.

Le capitaine Farrow avait cru faire une excellente spéculation. Il avait acheté à Tampa Bay vingt douzaines de poules à \$4 la douzaine. A Kay West, un acheteur se présente et demanda le prix. Le capitaine

mentionna \$6 la douzaine, au choix de l'acheteur, ou \$3 si lui, le capitaine, les choisissait. L'acheteur accepta cette dernière proposition et fit compter les poules. Rendu à la dixième douzaine, comme l'acheteur faisait toujours compter, le capitaine se douta du tour qu'on lui jouait, mais la parole était donnée. Il dut sacrifier les vingt douzaines à \$3, et se trouva à perdre \$20. Il jugea à propos d'abandonner le négoce.

On a vendu, l'autre jour, à Détroit, une ménagerie complète, par ordre des créanciers. Comme ces articles ne sont pas l'objet d'une cote régulière, nous donnons les prix des principaux sujets : l'hippopotame, \$2,900 ; le gnu, \$625 ; 2 porcs-épic, \$50 ; 6 singes, \$112 ; 3 hyènes, \$99 ; un jaguar, \$135 ; un kangaroo, \$100.

Le duc de Westminster, par son dernier mariage, s'est créé de singulières relations de parenté. Sa fille Béatrice a épousé le fils aîné de lord Chesham, dont la sœur Katherine Caroline vient d'épouser le duc de Westminster. Le fils de lord Chesham, né en 1878, est le neveu de sa nouvelle grand-mère, et par conséquent son grand-père est son oncle. En conséquence son père, étant le fils de son oncle, se trouve être son cousin, et sa mère est sa cousine. Puisque son père et sa mère se trouvent être ses cousins au premier degré, il est son propre cousin au second degré. Son père, étant le frère de sa grand-mère, est son grand oncle, et sa mère est sa grande tante.

On a vu des gens se suicider pour des embarras de famille beaucoup moins compliqués.

Dans le comté de Nairn, en Ecosse, les pigeons sauvages sont devenus si nombreux que les fermiers ont décidé de payer 2 pence pour chaque oiseau tué ; pour rencontrer cette dépense, ils se sont imposé une taxe de 2s. 6p. par charrie. C'est presque une fortune pour les gardes-chasse qui ont déjà collecté des centaines de louis.

On est en voie d'utiliser une foule d'animaux qu'on avait jusqu'à présent non seulement négligés, mais considérés comme de vraies plaies. La mouche à patates sert à faire une très jolie teinture rouge ; des gourmets de Paris viennent de s'offrir un dîner d'asticots et disent l'avoir trouvé excellent ; les sauterelles ont plusieurs fois été utilisées dans la cuisine américaine, et ont donné entière satisfaction ; les Chinois font avec les fourmis des plats délicieux. Ces progrès en valent bien d'autres dont on vante cependant beaucoup.

Jean de Nivelles, dans le journal le *Soleil*, parle excellentement de l'hospitalité que les Français accordent si volontiers aux étrangers :

“ Au moment même où j'écrivais quelques lignes au sujet du mouvement antisémite en Allemagne, et du congrès de Dresde, une caravane de juifs arrivait à Paris et s'installait à Montmartre. Sont-ce des juifs allemands ? Sont-ce des juifs russes ? Je l'ignore. En tout cas, ce sont de malheureuses gens qui fuient devant la persécution et qui viennent se réfugier chez nous. L'hospitalité française n'est pas un vain mot et n'a pas de réputation que dans les opéras comiques. Ici, tout le monde est accueilli, parfois à bras trop ouverts, mais sans arrière-pensée. Il serait même assez curieux de faire le dénombrement des étrangers qui vivent sur le sol de notre patrie, ce vieux sol gaulois, célèbre par tant de qualités et qui se laisse toujours prendre aux belles manières des nouveaux arrivants.

“ Ces choses-là sont vieilles comme le monde, et ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on tend la main aux étrangers, dans le pays de Gaule et de France.

“ Est-il une ville au monde plus hospitalière que Paris ? Est-ce que tous les étrangers de toutes les parties du monde n'y ont pas, pour ainsi dire, droit de cité ? Ce n'est pas qu'il nous en sache précisément gré, au contraire, ils rient souvent, et à juste titre, de notre faiblesse et de notre simplicité. Mais ce vice-là est dans le sang, et franchement mieux vaut pécher par bonté que par traîtrise.

“ Ainsi, voilà les Allemands qui prennent la mouche, aussitôt que nous ne croyons pas devoir leur faire des avances. Quand ils viennent en France, à Paris, ils voudraient que nous leur fissions des avances, que nous eussions le sourire sur les lèvres, aussitôt qu'ils daignent paraître ! Quant à eux, ils ne se gênent guère.

“ Si encore ils nous rendaient la pareille. Mais non. Quiconque a voyagé en Allemagne sait à quoi s'en tenir à cet égard. Pour peu que cela dure, on finira par considérer la France comme une vaste hôtellerie, une sorte de caravansérail où l'on aura droit de parler haut et de se plaindre du service.”

Gracieuseté médicale.

La malade d'un ton dolent :

—Enfin, docteur, ce que j'éprouve est inexplicable... Il doit se passer dans mon estomac des choses anormales !...

Et le docteur avec un aimable sourire :

—Ce sera une autopsie bien intéressante à faire !...



ÉBOULEMENT D'UNE FALAISE À ÉTRETAT (FRANCE)



ROCHER WABI-KIJIK SUR LE LAC TÉMISCAMING

Un de nos amis entre par hasard dans sa cuisine et entend un cliquetis de ferraille suivi de pas précipités. Il demande à la cuisinière d'où vient ce bruit.

—De rien, monsieur.

—Mais il y avait quelqu'un dans votre cuisine ?...

—Oh ! non, monsieur, fait la bonne en rougissant.

Notre ami ouvre l'armoire et découvre un énorme cuirassier dont le casque à crinière avait trahi la présence.

—Et vous aviez le toupet de me dire qu'il n'y avait personne !

—Ah ! monsieur, ça ne compte pas : je me suis abonnée à un journal militaire et c'est ma prime du jour de l'an !

Conciergeries.

Un vieux monsieur entre dans un immeuble de la rue Lafayette.

—Voulez-vous me dire, s'il vous plaît, le prix de l'appartement que vous avez à louer ? demande-t-il au concierge.

Le concierge, sans daigner le regarder :

—Quatre mille cinq cents francs.

—Le prix me convient. De quoi se compose l'appartement ?

Le concierge daigne alors jeter les yeux sur le vieux monsieur, puis au bout d'un moment :

—Ça ne vous va pas.

—Comment, ça ne me va pas ? Puisque, au besoin, j'irai jusqu'à cinq mille francs.

—Non, ça ne vous va pas.

—Mais pourquoi, est-ce donc bien haut ?

—Au second. Mais ça ne vous va pas.

—Mais enfin pourquoi ?

—Hé bien, je vais vous dire : vous n'avez pas l'air bien portant et le propriétaire n'aime pas les enterrements !

NOUVELLES DIVERSES

—M. E.-B. Eddy, de Hull, fait tous les préparatifs nécessaires pour la reconstruction de sa fabrique.

—Le *World*, de Toronto, commence une campagne contre les poteaux de télégraphe et de téléphone, dans les limites de la ville ; il demande la pose des fils sous terre.

—La compagnie du Grand Tronc a été condamnée à payer à M. Wm. Meegan, du Côteau, \$500 pour le prix d'une grange qui a été incendiée par les flammèches d'une locomotive.

—Le gouvernement de Berlin est à fortifier la frontière russe de l'Allemagne et les côtes de la Baltique. On parle d'une rupture prochaine entre l'Allemagne et la Russie, et même d'une guerre.

—Gabrielle Fenayrou, condamnée, comme son mari, Marin Fenayrou, aux travaux forcés à perpétuité à la suite de l'assassinat du pharmacien Aubert, a obtenu l'autorisation de suivre son mari à la Nouvelle-Calédonie.

—Une immense assemblée socialiste a eu lieu il y a quelques jours, à Lyon (France), au milieu du plus grand tumulte. La police ayant voulu rétablir l'ordre, a été couverte de boue, et l'assemblée se dispersa dans la plus grande confusion.

—Le roi Humbert, reconnaissant l'impossibilité, pour l'empereur François-Joseph, de visiter Rome, lui a écrit pour le remercier de la gracieuseté de son intention et l'assurer qu'il considère la visite comme rendue.

—Le 7 courant, la plus grande partie de l'asile des pauvres située à Halifax, N.-E., a été consumée par les flammes, la veille. Le feu a pris naissance dans la boulangerie et, nonobstant tous les efforts de la brigade, quarante et quelques infirmes ont péri dans les flammes.

—Pour faire pendant à l'horrible brûlure de Halifax, on annonce une autre horreur en Angleterre. Quarante-trois personnes ont été tuées, mercredi de la semaine dernière, par l'explosion d'une mine dans le charbonnage de Clay Cross.

—On mande de St-Petersbourg que la police russe a découvert l'existence d'une conspiration à Pultava, dans le but d'amener une révolte des paysans. La police a essayé d'arrêter 200 des conspirateurs, mais beaucoup se sont sauvés par les fenêtres du bâtiment où ils se trouvaient.

—Un journal d'Ottawa prétend que les sauvages du Nord-Ouest sont à la veille de se révolter. Ils manquent de provisions et leurs terrains de chasse sont envahis à tel point qu'ils ne peuvent plus y trouver leur subsistance, le gibier s'étant éloigné.

—Le village de Laprairie a été ravagé, la semaine dernière, par une immense conflagration. Le feu a pris

naissance dans un petit hangar appartenant à MM. Sénécal, Cadieux et Cie., et occupé par M. Médéric Lefebvre, marchand.

En dépit des efforts de la brigade de Laprairie, douze maisons ont été entièrement consumées, ainsi que leur contenu.

—Il paraît que les Français se proposent de célébrer, à la fin de l'année, l'unité française réalisée par Louis XI et à quatre siècles.

Ce sera peut-être une compensation pour toutes les causes de divisions que sème le régime actuel.

—Les femmes, en Ecosse, font un mouvement pour obtenir les privilèges politiques. Elles sont stimulées à cet égard par l'exemple des femmes de Glasgow, qui viennent d'acquiescer le droit de voter aux élections municipales.

—Un acre contient 3,840 verges carrées.

Un mille carré contient 640 acres.

Il y a dans un mille 5,280 pieds ou 1,760 verges de longueur.

La main mesure quatre pouces.

Un baril de farine pèse 196 livres.

Un baril de lard pèse 200 livres.

Un baril de poudre pèse 29 livres.

—M. Lapalme a construit récemment, sur le point le plus élevé de la montagne, un observatoire de soixante pieds de haut, d'où le spectacle est ravissant. On peut contempler, de cet endroit, qui domine le mont, tout le pays environnant. On trouve que la montagne mérite doublement le nom de *royale*, que lui a donné Jacques-Cartier. On a vue de tous les côtés, au lieu de ne voir que le côté sud.

—Il est entendu que si la ville de Québec paye \$15,000 et le gouvernement fédéral \$30,000, le gouvernement provincial est prêt à fournir \$15,000 pour la construction d'édifices permanents qui serviront pour les expositions et comme salle d'exercice militaire.

—Un pasteur anglican lit la Genèse à ses fidèles.

Il en est à la création de la femme ; mais en tournant le feuillet, il saute une page et tombe sur les détails de la construction de l'arche ; d'où l'étrange liaison que voici :

“Alors Dieu créa la femme... (Il tourne la page)... elle était goudronnée en dedans et en dehors.

—Au nombre des grands hôtels d'Ontario, la maison Murray, tenue par M. Thomas Sculley, de Ste-Catherine, occupe le premier rang. Le chef de cet établissement, pendant une visite que je lui rendis, me recommanda fortement l'huile de St-Jacob, comme l'ayant complètement guéri d'un rhumatisme aigu qu'il avait contracté depuis longtemps. De toutes les douleurs qu'il ressentait, dans le dos principalement, il n'en éprouve aucune maintenant. D. V.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirup Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

Naissance

En cette ville, le 10 courant, la dame de M. O. Trempe, de *L'Opinion Publique*, une fille.

Décès

En cette ville, le 6 courant, à l'âge de 28 ans, M. Jean-Baptiste-Onésime Legendre, compositeur-typographe.

Depuis 9 ans le défunt était employé de la maison John Lowell, qui a une très grande imprimerie à Rouse's-Point, Etats-Unis ; c'était un bon camarade d'atelier, estimé de tous. C'était aussi un ouvrier hors ligne. Il possédait le secret de l'art typographique.

Tout le personnel de la maison Lowell, de Montréal, a assisté aux funérailles de Legendre, qui ont eu lieu mercredi 8 courant. Il laisse une jeune veuve et 4 enfants.

R. I. P.

A la Longue-Pointe, le 11 novembre courant, à l'âge de 40 ans et 8 mois, dame Marie-Adéline Latour, épouse de J.-Bte Dumont, entrepreneur.

LES ÉCHECS

Montréal, 16 novembre 1882.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Bonaventure.

SOLUTIONS JUSTES :

No. 334 — MM. E. Legault, Ottawa ; N. P., Sorel ; H. Lupien, J. Maurien, L. Dargis, M. Lafrenais, P. Fabien, Montréal ; V. Gagnon, O. Pigeon, S. Tudien, Québec ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; F. Gingras, Trois-Rivières ; N. H. Guérin, Pointe-Lévis ; L. O. P., Sherbrooke ; A. P. F., Arthabaska.

NOUVELLES.

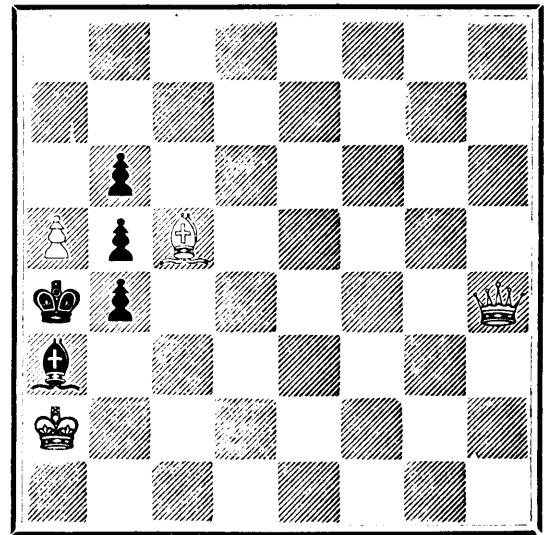
La *Stratégie* du mois d'octobre publie le programme d'un concours d'échecs par correspondance, qui commencera le 5 décembre prochain. Le prix d'entrée est fixé à 15 francs ; deux prix seront décernés : le premier recevra les deux tiers des entrées, et le deuxième l'autre tiers. M. Numa Preti sera arbitre en cas de contestation.

A l'issue de la lutte entre MM. Blackburne et Mackenzie, MM. Cubison et Collison ont manifesté le désir de voir le capitaine Mackenzie se mesurer avec M. J. Mason, et ont offert un prix pour un petit match joué dans les mêmes conditions que celui de M. Blackburne. Les deux champions américains ayant accepté, cet intéressant combat a été commencé immédiatement ; la première partie, qui a duré neuf heures, a été nulle ; 138 coups ont été joués.

PROBLEME No. 335.

Composé par M. SHINKMAN, Grand-Rapide.

noirs.—5 pièces.



BLANCS.—4 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION.—No. 334.

Blancs.

1 P 8e F R fait C

2 P 5e R, échec à la découverte et mat.

Noirs.

1 R 3e D ou P joue

\$200 de récompense.— Cette récompense sera payée à quiconque donnera des informations pour la découverte et la conviction des personnes vendant des Amers de Houblon falsifiés, contrefaits ou imités, ou toutes autres préparations avec le mot de *Houblon*, en vue de frauder le public. Les véritables *Amers de Houblon* ont une gerbe de houblon vert imprimée sur le blanc de l'étiquette, et sont les seuls purs et le meilleur remède contre les maladies du foie, des reins et du système nerveux. Méiez-vous de toutes les autres préparations annoncées dans les journaux comme étant les "Amers de Houblon." Quiconque débitant aucune contrefaçon sera poursuivi.—Compagnie manufacturière des Amers de Houblon, Rochester, N.-Y.

La Consommation guérie.—Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorge et autres maladies des poumons ; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, *franc de port*, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand. — W. A. NOYES, 148, Power's Block, Rochester

VARIÉTÉS

Dans un salon littéraire :
— Quel talent que ce X...!
— Je ne trouve pas.
— Il a de l'esprit jusqu'au bout des ongles.
— Mais il les mange.

Entre danseurs :
— Oh ! cette Mme D... quelle haleine abominable !
— Son mari doit être bien malheureux.
— Non, il ne s'en aperçoit seulement pas.
— ???
— Avocat, il est habitué aux odeurs du palais.

— Un avocat vient déposer à la barre comme simple témoin.
Comme il embrouille à dessein sa déposition, le président l'interrompt :
— Voyons, maître X... oubliez votre profession, dites-nous la vérité.

Calino vient d'écrire à un de ses amis.
— Pourquoi donc, lui demande son patron, avez-vous écrit en si grosses lettres ?
Calino, de son air le plus matois :
— Parce qu'il est sourd !

Dans un restaurant :
Un client.— Garçon, ce gigot sent la fumée.
Le garçon.— Oui, monsieur.
Le client.— Mais c'est du gigot cuit au four.
Le garçon.— Ça ne fait rien, monsieur, on met la fumée après.



PENITENCIER DE ST-VINCENT DE PAUL

SOUSSIONS POUR BOIS DE CHAUFFAGE

DES SOUSSIONS cachetées, endossées :
"Soumissions pour bois de chauffage," seront reçues au bureau du Préfet jusqu'à MIDI le LUNDI, 20 NOVEMBRE courant, pour les quantités suivantes de bois de chauffage requises pour l'année 1883-84, savoir : 10.450 cordes de bois franc, dont moitié érable et moitié merisier rouge, à être livré séparément : 20.300 cordes d'épinette rouge.

Ce bois, bois franc et épinette, devra être de la première qualité, droit et sans nœud, fendu, et sans bûches ni rondins, mesurant trois pieds (mesure française) de la pointe à la coupe carrée ; à être bûché pendant l'hiver prochain (1883) ; devra être trié (cullé) et cordé séparément à l'entière satisfaction du Préfet.

Ce bois ne pourra être transporté sur radeau ni autrement flotté.

Des blancs de forme de soumissions et de conditions seront fournis par le soussigné, sur application.

GODF. LAVIOLETTE, Préfet.

2 nov. 1882.

BREVETS

Nous continuons à agir comme agents pour l'enregistrement des brevets, caveats, marques de commerce, droits d'auteurs, etc., pour les Etats-Unis, le Canada, l'Angleterre, la France, l'Allemagne et autres pays. Nous comptons 36 ans d'expérience.

L'examen des modèles ou des dessins, etc. Avis par poste, gratuit.

Le Scientific American mentionne les brevets que nous avons obtenus. Ce journal fait autorité. Sa circulation est très grande. Le privilège d'être cité dans ses colonnes est très apprécié par les inventeurs.

Ce grand journal illustré est publié toutes les semaines et ne coûte que \$3.50 pour l'abonnement d'un an. Cette feuille est complètement dévouée aux sciences, aux inventions et à la mécanique. Ce genre de journal ne se publie dans aucun autre pays.

Il est en vente chez tous les marchands de journaux. Le numéro se vend 10 centins, expédié franco.

Brochures concernant les brevets sont adressées franco.

S'adresser à MM. MUNN & C^{ie}, éditeurs du Scientific American, 261, Broadway, New-York.



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME,

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générales du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et MAUX.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

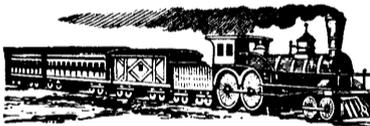
Vendue Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Medecines.

A. VOGELER & C^{ie}, Baltimore, Md., U. S. A.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMEE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables



Chemin de Fer Intercolonial

1881—Arrangements d'Ete—1882

A partir du 3 JUILLET 1882, les trains directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Table with 2 columns: Destination and Time. Includes routes to Rivière-du-Loup, Cacouna, Trois-Pistoles, Rimouski, Little Métis, Métapédia, Campbellton, Dalhousie, Bathurst, New-Castle, Moncton, Saint-Jean, and Halifax.

Ces trains viennent en connexion à la Pointe-Lévis avec les trains du Grand-Tronc partant de Montréal à 10 heures p. m., et à Campbellton avec le steamer "St-Lawrence," partant les mercredis et samedis pour Gaspé, Percé, Passébiac, etc.

Les trains pour Halifax et St-Jean vont directement à leur destination le dimanche. Le char Pullman qui part de Montréal le Lundi, le Mercredi et le Vendredi, va directement à Halifax, et celui qui part le Mardi, le Jeudi et le Samedi, va directement à St-Jean.

Des BILLETS D'EXCURSION A PRIX RÉDUITS, par chemin de fer et par steamer, peuvent être obtenus pour tous les points du bas du fleuve Saint-Laurent, Macapédia, Rastouche, Baie des Chaleurs, Gaspé, Ile du Prince Edouard et tous les points des Provinces Maritimes.

Pour ce qui regarde les prix de passage, le taux du fret, les arrangements des convois, etc., des informations complètes seront données par

G. W. ROBINSON, Agent des Passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 136, rue Saint-Jacques (en face du Saint-Lawrence Hall) Montréal.

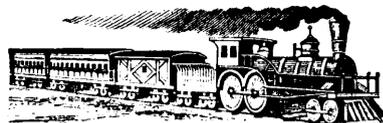
D. POTTINGER, Surintendant-en-Chef, Moncton, N.-B. 1er juin, 1882—82 f.

BULLETIN MENSUEL

Bureau de Poste de Montréal

NOVEMBRE 1882

Table with columns: Distribuées, DÉPÊCHES, Fermées. Lists various routes and times for mail services, including Ontario et Etats de l'Ouest, Québec et Provinces Maritimes, Dépêches Locales, and Etats-Unis.



CHEMIN DE FER

INTERCOLONIAL

AVIS

Les trains spéciaux de PETIT METIS continueront leur service les lundis 4 et 11 septembre, et le dernier de la saison, jeudi le 14, à 7.30 heures A.M.

Ces trains arrêteront à Rimouski, Bic, Cacouna, Rivière-du-Loup, etc., pour recevoir les voyageurs, se reliant à La Chaudière avec le convoi du Grand-Tronc, et à Québec avec le "train éclair" du chemin de fer du Nord, arrivant à Montréal à 9 heures P.M., ainsi qu'avec les bateaux de la Compagnie du Richelieu qui partent de Québec pour Montréal à 5 h. P.M.

Pour billets, tableau des heures de départ et d'arrivée et plus amples renseignements, s'adresser aux bureaux du chemin de fer Intercolonial, No. 136, rue St-Jacques (en face du St-Lawrence Hall), Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant en chef.

G. W. ROBINSON, Agent pour les passagers et le fret.

Section Est, Montréal, 28 août 1882.

Mousseau, Archambault & Lafontaine, AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU | J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Sec. d'Etat. | P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre :

- 12 presses à vapeur.
1 machine patenlée à vernir les étiquettes.
1 machine électrique à vapeur.
4 machines à photographie.
2 machines à gravure photographique.
2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soin et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées. G. B. BURLAND, Gérant.

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON, AVOCATS,

No. 11, Cote de la Place-d'Armes. MONTREAL

ALEX. LACOSTE, C.R.L.L.D. BENJ. GLOBENSKY, C.R. F. J. BISAILLON, B.C.L. T. BROUSSEAU, L.L.B.

LORGE & C^{ie}.

21, RUE SAINT-LAURENT

Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 10c

caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse : STEVENS & BROS., boîte 22, Northford C.